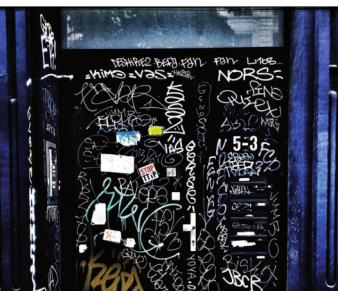


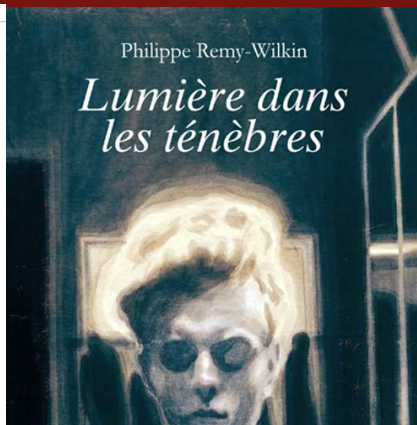
Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

Lorenzo Cecchi
Blues Social Club
Nouvelles

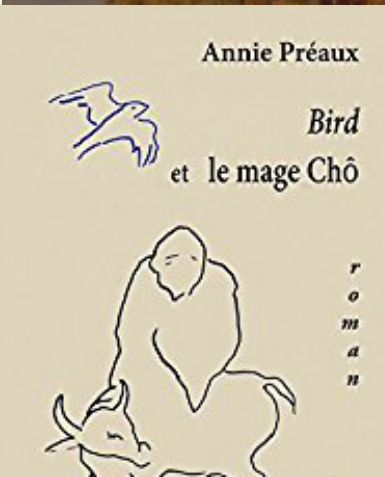
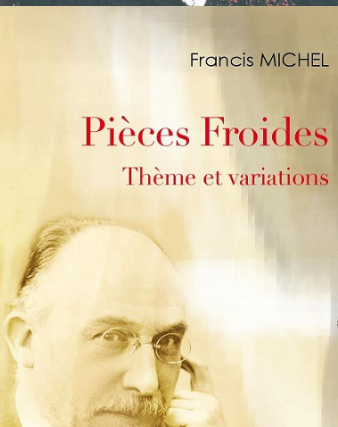
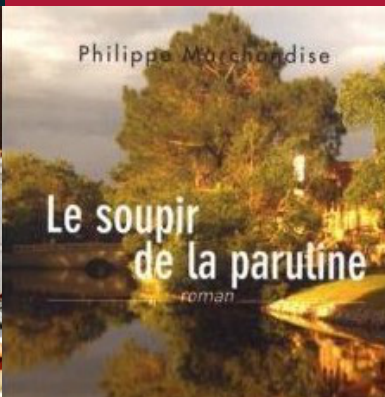
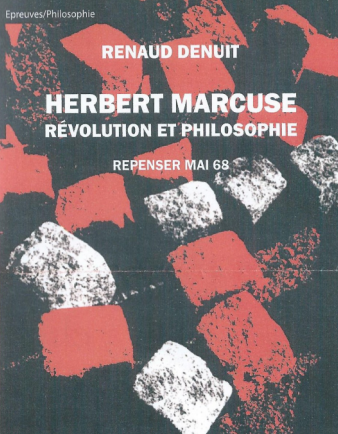


Philippe Remy-Wilkin
*Lumière dans
les ténèbres*



Martine Rouhart

La solitude des étoiles



SOMMAIRE

PRÉSIDENTE ANNE-MICHÈLE HAMESSE	Le départ d'un homme de bien	3
VICE-PRÉSIDENTS MICHEL JOIRET JEAN-POL MASSON	Quatre poètes belges	7
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL CLAUDE MISEUR	Connaissez-vous les AML ?	10
TRÉSORIER CARINO BUCCIARELLI	Un portrait de Claire Anne Magnès ...	16
CONSERVATEUR DU MUSÉE CAMILLE LEMONNIER JEAN-BAPTISTE BARONIAN	Soirées des Lettres 20 décembre 2017	20
	17 janvier 2018	22
	21 février 2018	25
	21 mars 2018	26
	18 avril 2018	29
ADMINISTRATEURS DOMINIQUE AGUESSY MICHEL CLIQUET JACQUES DE DECKER COLETTE FRÈRE SYLVIE GODEFROID PHILIPPE LEUCKX CHRISTIAN LIBENS MARTINE ROUHART DANIEL SALVATORE SCHIFFER JEAN-LOUP SEBAN EVELYNE WILWERTH	Apéritifs des poètes 9 décembre 2017	31
	17 février 2018	33
	28 avril 2018	35
	Lectures	37
	Prix littéraires décernés par l'AEB en 2017	60
	Prix littéraires décernés par l'AEB en 2018	62
	Activités de nos membres	63

Éditeur responsable: Anne-Michèle Hamesse

Comité de rédaction: Carino Bucciarelli, Anne-Michèle Hamesse, Michel Joiret.

Mise en page : Frédéric Vincclair

Les opinions émises par les auteurs n'engagent qu'eux-mêmes.

Le départ d'un homme de bien et d'un écrivain de talent

Hommage à Max Vilain

par **Jean Lacroix**

Ancien Président de l'A.E.B.

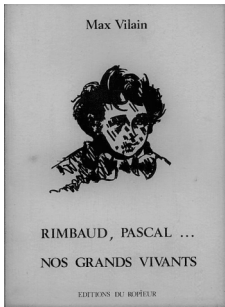
Max Vilain nous a quittés dans la nuit du dimanche 6 mai, à 3 heures du matin, après avoir livré un combat difficile et douloureux contre la maladie. Un combat mené avec ce courage et cette volonté qui étaient naturels dans sa vie quotidienne...

Prêtre et écrivain, tout un programme ! Dans notre société actuelle, qui a tendance à se désacraliser tout en cherchant malgré tout une spiritualité digne de ce nom pour conserver un sens qui se dérobe à elle, l'exemple de ce personnage modeste, jovial et sincère est à considérer. Max Vilain avait une ouverture d'esprit et une grande compréhension de la souffrance humaine, et pour avoir expérimenté, à travers une amitié de plusieurs dizaines d'années, sa capacité à l'empathie et à l'aide aux autres, je peux affirmer qu'un tel homme dégageait une aura particulière. Il avait la foi, celle qui transporte les montagnes, mais aussi celle qui permet d'aller de l'avant, avec respect, sans parti pris, sans jugement, sans crainte non plus de penser et de dire que l'Église devrait s'ouvrir à plus de modernité et de renouvellement en profondeur. D'autres évoqueront mieux que moi la carrière religieuse de ce serviteur de Dieu, qui fut longtemps titulaire de la cure de Ham-sur-Heure avant de poursuivre des activités pastorales jusqu'il y a encore moins de trois mois. En Thudinie comme en région de Charleroi, et au-delà, Max Vilain est une figure connue et respectée.

Aujourd'hui, c'est à l'écrivain que l'Association des Écrivains Belges rend hommage. Max Vilain laisse un nombre incalculable de collaborations, dans les quotidiens de la chaîne

LE DÉPART D'UN HOMME DE BIEN

L'Avenir, dans des revues à caractère spirituel, mais aussi dans *Le Spantole* ou dans la *Revue générale*. Mais il laisse aussi une vingtaine d'ouvrages : trois romans (*Le Chemin du curé*, fresque ardennaise du XIX^e siècle, épuisé depuis longtemps, mériterait une réédition), et une quinzaine d'essais essentiellement à caractère littéraire dans lesquels Max Vilain fait preuve d'une incroyable érudition et d'une qualité d'écriture que l'on saluera. On y retrouve tous les classiques, de Rousseau à Rimbaud, de Pascal à Baudelaire, de Bloy à Jules Verne (un grand domaine de prédilection pour Max Vilain), d'Alexandre Dumas à Victor Hugo, auquel il a consacré un excellent *Pour saluer L'Homme qui rit*, reconnu par les spécialistes de l'auteur des *Misérables* comme un livre d'une grande finesse d'analyse. Mais s'arrêter à la littérature française serait trop limiter les champs de recherche de cet insatiable lecteur critique. Les pages qu'il a consacrées à Jack London, à Dickens, à Stevenson ou à Daniel De Foe montrent l'étendue d'une époustouflante érudition, celle d'un lettré gourmand qui était capable de réciter par cœur des pages entières, assimilées au fil des ans, de prose ou de poésie. Avec la passion dans la voix et dans l'âme...

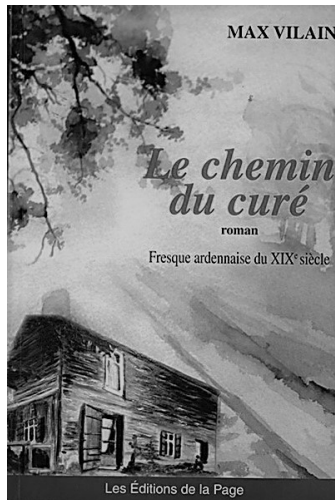


Max Vilain a été pendant de longues années administrateur de notre Association ; il y apportait son réalisme, sa bonhomie, sa hauteur de vue teintée d'un clin d'oeil qui le poussait souvent à dessiner sur le tas les situations les plus dignes d'un regard humoristique, même les plus crispées, ce qui rendait l'atmosphère détendue et ramenée à ses justes proportions. Il avait aussi une âme d'animateur ; joyeux de caractère, complice par nature, il a accompagné de nombreux groupes (le *Non-Dit* doit s'en souvenir) auxquels il apportait sa part de bienveillance, de gentillesse et d'empathie.

Dans un ouvrage paru en 1974, *Montagnes*, dont une réédition fut nécessaire dix ans plus tard, Max Vilain écrivait : « En rêve,

..... LE DÉPART D'UN HOMME DE BIEN

il m'est arrivé de voir un large fleuve étincelant, calme et porteur d'une force inépuisable. Il m'apparaît toujours davantage que chacun recherche le « fleuve d'eau vive, brillant comme du cristal » que l'ange montrait au voyant de l'Apocalypse, dans la Cité céleste. » Ce fleuve, Max Vilain l'a trouvé maintenant, c'est certain, il ne cessera jamais de nous l'indiquer au bout de l'horizon et de continuer à nous guider vers le meilleur de nous-mêmes. Nous avons perdu un homme de bien, et un écrivain de talent. Demeure l'infinie grandeur d'un être généreux...



LE DÉPART D'UN HOMME DE BIEN

C'est avec émotion que je reçois la nouvelle du décès de Max Vilain. Pour la Thudinie et le Spantole, notamment, c'est aussi une perte sensible, car nous aimions ses articles qui se référaient à des âges de la littérature qu'il commençait à être seul à connaître ! Il a été, je crois, un prêtre engagé et exemplaire, aimant surtout à passer humble et inaperçu : je le vois attendre patiemment son train en gare centrale, après vos réunions de travail et vos C.A., pour rejoindre sa Thudinie chérie ! Il aura droit, sans nul doute, à un comité d'accueil, là où il est attendu, fait des grands noms chrétiens mais aussi de ses écrivains de prédilection ! C'est un joli bilan.

Pierre Guérande

Nous recevions jadis Max Vilain à l'Abbaye de Maredsous. Je reconnaissais en lui une riche personnalité attachante. Nous sommes en deuil.

Luc Moës

Max Vilain m'a toujours impressionnée par sa qualité d'attention à chacun, sa modestie et sa résolution. Il souhaitait la réédition d'un roman épuisé qu'il m'avait donné à lire: "Le Chemin du curé"; j'avais tenté de l'aider.

Je pense à lui avec une vive amitié.

Colette Nys-Mazure

Quatre poètes belges

par **Christopher Gérard**

Quatre poètes, dont trois amis chers, illustrent chacun à leur façon la vitalité de leur art en Belgique romande, « terre de poètes » pour citer un cliché ... usé jusqu'à la trame – mais pas entièrement faux. Quelques maisons d'édition, quelques revues, maintiennent le cap, souvent par la grâce du mécénat public ou privé et avec l'aide de quelques figures tutélaires, dont Fernand Verhesen, Jacques Izoard ou Yves Namur.

Commençons par une dame dont j'ai parlé ailleurs, dans mes *Quolibets*, la piquante Corinne Hoex (1946), historienne d'art et archéologue, romancière et l'auteur d'une quinzaine de recueils souvent elliptiques jusqu'à l'ascétisme. Je reçois, tristes et sombres, des *Leçons de ténèbres* qui m'évoquent les pièces pour viole de gambe de Marin Marais, où l'exquise Corinne, qui peut se montrer tantôt espiègle, tantôt cruelle, révèle ici sa part mélancolique, quasi désespérée :

Caveau transi.

Humide.

Crypte basse.

Eventrée.

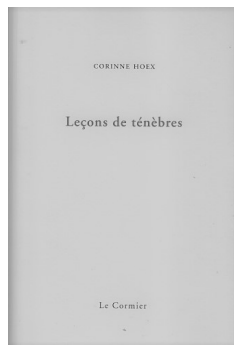
Cierges fumeux.

Crucifix absent.

La suit Marc Hanrez (1934), ce romaniste qui eut l'audace, en dernière année d'études, de pousser la porte de Céline à Meudon et de faire parler celui que le regretté Pol Vandromme appelait Louis. Devenu l'ami de Nimier, puis de Dominique de Roux (excusez du peu), il rédigera le premier essai consacré à l'auteur du *Voyage au bout de la nuit*. L'homme a vécu aux



Article précédemment paru
sur le site de C. Gérard:
«Archaïon».



QUATRE POÈTES BELGES

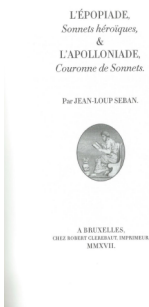


Amériques ; il a chassé le daim dans les forêts du Wisconsin et enseigné Abellio, Drieu et Morand à des générations d'étudiants. Avec *America Felix*, il revient, en vers très libres, sur sa jeunesse américaine, baignée par le jazz et par le chant des moteurs de *pickups* sur les *highways*. La baie de San Francisco, les forêts giboyeuses, Manhattan et sa magie, Paul Newman, lui inspirent une étrange mélopée.

Le troisième ami, Jean-Loup Seban (1748), est un drôle de pistolet : ancien professeur à Princeton, spécialiste du marquis d'Argens, le chambellan du roi de Prusse et l'ami de Voltaire (et le traducteur de l'empereur Julien), pasteur de l'Église réformée (qui ne jure que par Apollon), dandy suranné et bibliophile (rien de postérieur à Charles X, car ensuite...), Seban meuble ses loisirs en reconstituant une bibliothèque classique, par l'accumulation de volumes anciens et, surtout, par la composition de sonnets rédigés dans les règles telles qu'énoncées par César-Pierre Richelet (1626-1698).

Hors commerce, ses recueils sont édités à ses dépens avec un soin maniaque, qui va jusqu'à imiter les couvertures marbrées du XVIIIème. Dans *L'Épopiade & L'Apolloniade*, ce libertin au sens classique, cet érudit précieux avec délectation, chante, en alexandrins, Chénier et Napoléon, Marsyas et Narcisse... et même le dernier César :

*Faut-il que pour la paix César se déshonore ?
Abandonner la ville au Dieu de l'Alcoran ?
Comme Jérusalem où règne le Turban ?
Faillir à la vertu de Rome et de la Grèce ?*



Le quatrième, André Gascht (1921-2011), un Ardennais éduqué à Anvers à une époque où l'on y parlait français sans crainte, je ne l'ai guère rencontré que deux ou trois fois lors de

mes débuts à la Maison des Écrivains ou aux Riches Claires, ce haut-lieu littéraire de la capitale. L'homme était distant, immensément savant, ironique aussi – un monument de la critique littéraire avec son confrère Jean Tordeur. Spécialiste de Pieyre de Mandiargues, Gascht a, avec une piété qui l'honore, maintenu le souvenir d'un immense poète, Odilon-Jean Périer, que j'ai salué avec émotion dans *Aux Armes de Bruxelles*. En outre, Gascht a tout fait pour qu'un autre confrère, le lieutenant Auguste Marin, tué sur la Lys le 24 mai 1940, ne sombre pas dans un injuste oubli. C'est en effet André Gascht qui fut l'éditeur des œuvres de ce poète, proche de Périer. J'aime par-dessus tout cette manière de constituer le maillon d'une chaîne...

Quant au poète, pudique et discret, il a donné le meilleur de lui dans un recueil unique publié à quarante-cinq ans, *Le Royaume de Danemark*. L'ouvrage, réédité avec une préface enthousiaste de Jacques De Decker, traduit en alexandrins classiques l'amertume d'une âme raffinée, les amours impossibles et les désirs inassouvis. Comme souvent en Belgique romande, le poète se révèle syncrétiste, à la fois classique et romantique. Une voix sourde et profonde, qui ne cesse de résonner :

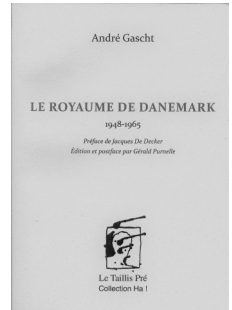
*Désir de ta gorge entrevue,
de tes flancs tièdes et secrets,
de tes jambes qui, dans la rue,
lèvent des rêves indiscrets.
Mais tu t'en vas, à peine émue
de ce regard qui te suivait ;
et tu traverses l'avenue,
tu t'éloignes, tu disparais...*

Corinne Hoex, *Leçons de ténèbres*, Le Cormier.

Marc Hanrez, *America Felix*, Le Bretteur.

Jean-Loup Seban, *L'Épopiade & L'Apolloniade*, chez Robert Clerebaut, imprimeur.

André Gascht, *Le Royaume de Danemark*, Le Taillis-Pré, collection Ha !



(<http://archaion.hautefort.com/archive/2018/01/16/quatre-poetes-belges-6017877.html>)

Archives & Musée de la *Connaissez-vous les* AML ? Littérature par Jean Lacroix

Les AML ? C'est le sigle sous lequel on désigne les Archives et Musée de la Littérature, c'est-à-dire le centre de documentation et de recherches sur le patrimoine littéraire, théâtral et éditorial de la Belgique francophone. Situés au troisième étage de la Bibliothèque Royale de Belgique, dont ils occupent une partie, les AML travaillent en synergie avec l'institution qui les accueille en ses murs. Leur fondation date de 1958, à l'initiative de Joseph Hanse et avec la complicité active d'Herman Liebaers, alors conservateur en chef de la Bibliothèque Royale. Dirigées aujourd'hui par Marc Quaghebeur, les collections des AML se composent de manuscrits, de correspondances, d'ouvrages, de photographies, de documents audiovisuels, de coupures de presse, d'affiches, d'œuvres d'art, d'objets d'écrivains... Les AML publient ou coproduisent des livres et des revues de grande qualité. Le lieu est ouvert au public du lundi au vendredi de 9 à 17 heures.

Nombreux sont les écrivains de notre Belgique francophone qui ont confié aux AML leurs archives ; ils ont pris eux-mêmes cette décision, ou leurs descendants en ont pris l'initiative. Il faut reconnaître non seulement la légitimité de la démarche, puisqu'il s'agit d'un lieu rassembleur, mais aussi sa logique, car les AML disposent d'une équipe compétente, enthousiaste et dévouée, doublée d'une capacité d'accueil sans équivalent.

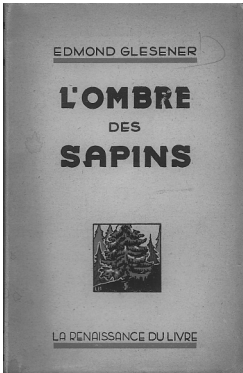
Nombreux aussi sont les fonds préservés, d'Émile Verhaeren à Max Elskamp, de Jean Muno à Suzanne Lilar, de Louis Scutenaire à Thomas Owen, de Paul Willems à Stanislas André Steeman, pour ne citer qu'une très petite sélection parmi un ensemble d'une indiscutable richesse.

Récemment, le dépouillement d'un Fonds est venu s'ajouter à tous ceux qui sont accessibles aux AML. Il s'agit du Fonds Edmond Glesener, un auteur dont le nom ne retentit pas aux oreilles de nos contemporains comme ceux d'écrivains plus célèbres ou plus marquants ; il fut cependant une personnalité reconnue de notre littérature francophone de Belgique pendant la première moitié du XXe siècle et fut membre de l'AEB.

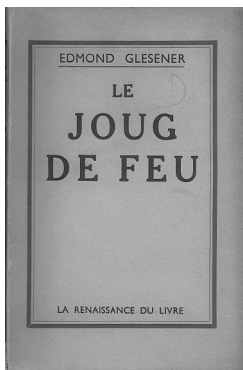
Edmond Glesener naît à Liège en 1874 et accomplit toute sa carrière professionnelle dans l'administration. Il gravit les échelons de la hiérarchie qui le conduiront à la direction générale des Beaux-Arts et des Lettres. Après quelques signatures en revue au milieu des années 1890, Glesener publie un premier récit en 1898, dédié à Camille Lemonnier qu'il fréquente, *Histoire de M. Aristide Truffaut, artiste-découpeur*, dans lequel il déploie des talents de caricaturiste. Plusieurs romans suivront, ainsi que des recueils de contes et nouvelles. On citera *Le Cœur de François Remy* (1904), hymne à la Wallonie que l'on qualifierait aujourd'hui d'aventure écologique, car la nature y prend une place prépondérante, ou les deux volumes de la *Chronique d'un petit pays* (1913), un ensemble de huit cents pages qui racontent l'ascension puis la déchéance d'un arriviste. Glesener y dévoile son sens de l'observation et de la chronique acerbe. Il proposera ensuite des œuvres dans lesquelles la haute bourgeoisie ou la peinture de mœurs domine; il est proche d'un naturalisme tardif. Le meilleur de ses écrits se retrouve dans des recueils

CONNAISSEZ-VOUS LES AML ?

.....



Couverture de l'édition originale, Bruxelles, Renaissance du Livre, 1934. (Col. AEB)



Couverture de l'édition originale, Bruxelles, Renaissance du Livre, 1940. (Col. AEB)

de contes, comme *L'Ombre des sapins* (1934) ou *Le Joug de feu* (1940), qui, planté dans le décor wallon, donne à la description de sa ville natale, Liège, une dimension élaborée autour du terroir et du cadre de sa jeunesse. Installé à Bruxelles depuis avant la première guerre mondiale, Glesener décède à Ixelles en 1951; il était membre de notre Académie de littérature depuis 1922.

L'œuvre de Glesener compte six romans et sept recueils de contes et nouvelles publiés; on retrouve l'intégralité des manuscrits correspondants dans le Fonds qui lui est consacré, précieusement conservés par l'auteur et sa descendance. Très travaillés, ils permettent de voir l'écrivain en action dans sa création et de suivre son évolution stylistique. Ce Fonds comprend aussi les manuscrits de nombreux contes et nouvelles, non publiés ou inédits, et de discours prononcés lors d'événements culturels, en particulier musicaux ou artistiques, liés à la fonction officielle de Glesener. Il contient encore divers documents, coupures de presse consacrées à l'auteur ou notes en tous genres, qui permettent d'avoir une vision d'ensemble de la production de cet auteur dont une remise en lumière ne serait pas à dédaigner.

Il existe enfin dans ce Fonds Glesener de la correspondance, en nombre limité. Au cœur de celle-ci, on trouve notamment deux lettres autographes et une lettre dactylographiée de Georges Simenon à la fille de Glesener. Simenon est élu à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique le 10 septembre 1951, appelé à succéder à Glesener. Lors de sa réception, il prononce le discours d'hommage à son prédécesseur. La première lettre est datée du 2 décembre 1951. Simenon signale qu'il est « en plein roman, c.a.d. à peu près comme un moine en retraite ». Il ajoute que Carlo Bronne

CONNAISSEZ-VOUS LES AML ?

.....

a proposé de lui envoyer de la documentation sur Glesener et qu'il écrira plus longuement à la fille de Glesener dès ce roman terminé. Il faut préciser que Georges Simenon a rédigé six romans en 1951, le dernier, *La Mort de Belle*, est achevé le 14 décembre ; c'est sans doute cet ouvrage dont il dit qu'il le fait vivre « comme un moine en retraite ».

La deuxième lettre, dactylographiée (un feuillet d'une page), datée du 28 décembre 1951, est particulièrement intéressante et révélatrice des intérêts de Simenon. Après avoir remercié la fille de Glesener pour l'envoi de quelques livres de son père, il écrit : « *Et enfin, je voudrais vous demander quelques détails personnels que vous seule pouvez me donner. Je voudrais, en effet, avant de parler*



Photo F. V.

de lui, sentir vivre votre père. Avez-vous une photo de lui (non une photo de photographe) tel qu'il vous était le plus familier ? Avait-il des tics, des manies. [sic] Marchait-il vite ou lentement, en regardant les vitrines et les passants ? Je le vois, pour ma part, humer le soleil et le grouillement des rues avec volupté, mais je me trompe peut-être. Était-ce un gourmand ? Un voyageur ? Un sédentaire ? Un lecteur ? Jouait-il avec les enfants ? Vous devez comprendre fort bien ce que je voudrais de vous. Voulez-vous me faire cette faveur ? Et me dire aussi à quoi ressemblaient son ou ses derniers domiciles, son bureau... Et même comment il s'habillait. Ne m'en veuillez pas de mes indiscretions. »

La troisième lettre est datée du 20 janvier 1952. Simenon

CONNAISSEZ-VOUS LES AML ?

.....

remercie la fille de Glesener pour l'envoi de livres et de documents. Il précise qu'il s'efforcera de « faire revivre la grande figure » de son prédécesseur, tout en ajoutant qu'il se sent moins à l'aise dans cet exercice qu'avec un personnage de roman.

La réception de Simenon à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique se déroule le 10 mai 1952, à 15 heures, au Palais des Académies, en présence de la Reine Élisabeth et de plusieurs académiciens français invités : Marcel Pagnol, Pierre Benoit, Georges Duhamel, Jacques de Lacretelle, Maurice Garçon. C'est Carlo Bronne qui prononce le discours de réception de Simenon, avant que celui-ci ne fasse l'éloge de Glesener. Dans la biographie qu'il lui a consacrée (Gallimard, 1996), Pierre Assouline est particulièrement sévère à l'égard de Simenon. Après avoir signalé qu'il est « un piètre orateur, trébuchant souvent sur les mots », il considère que l'éloge à Glesener est décevant : « [...] *son texte n'est que convenu, sédatif et ennuyeux. Et pour cause ! Simenon l'a volontairement rédigé de la manière la plus plate. C'est un discours au troisième degré, manière toute personnelle et clandestine de se moquer de son prédécesseur en particulier et des académiciens en général. Pour masquer sa férocité, il a utilisé du papier de soie.* »

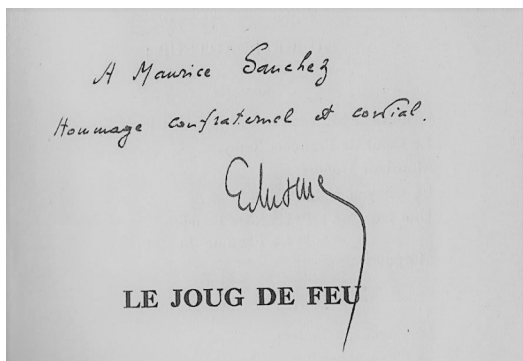
On peut ne pas être tout à fait d'accord avec Assouline et envisager une autre lecture, lorsqu'on détaille aujourd'hui le discours de Simenon à la lumière de la lettre adressée à la fille de Glesener le 28 décembre 1951, citée plus avant. Si Simenon se révèle ironique par rapport à Carlo Bronne (de récents ennuis judiciaires autour de la publication de *Pedigree*, auxquels Bronne a « participé » en qualité de conseiller juridique peuvent l'expliquer), ce qu'il dit du défunt lors de son

CONNAISSEZ-VOUS LES AML ?

.....

discours d'hommage semble au contraire bienveillant et respectueux. Dans la lettre en question, il demandait des informations précises sur l'homme qu'était Glesener et sur des traits de sa personnalité. Même si l'on ignore les renseignements précis que la fille de ce dernier lui a transmis, on ne peut que constater que Simenon décrit quelques-uns de ces traits et évoque le personnage de Glesener avec une empathie que l'on ne peut nier.

Ces lettres de Simenon adressées à la fille de Glesener sont demeurées bien au chaud dans les cartons du Fonds Glesener, déposés aux environs de 1990, cartons qui ont fait l'objet d'un premier tri il y a quelques années, mais qui n'avaient pas été encore répertoriés de façon précise jusqu'à aujourd'hui. Elles sont désormais accessibles, ainsi que le Fonds Glesener dans son entièreté, à tous les chercheurs, mais aussi à toute personne intéressée par l'histoire de la littérature en Belgique francophone.



Envoi d'Edmond Glesener à Maurice Gauchez (col. AEB).

Un portrait de Claire Anne Magnès

Poète, critique littéraire, longtemps rédactrice de la revue «Francophonie Vivante», Claire Anne Magnès a été jusqu'il y a peu administrateur de notre Association des Écrivains Belges de langue française, et doyenne d'élection. Elle a contribué largement au Conseil en rédigeant nombre de comptes rendus de réunions, en y apportant son exigence, sa rigueur, sa connaissance. Elle a en outre présenté aux « Soirées des Lettres » de très nombreux écrivains, avec son souci de nuance et d'analyse pénétrante. Membre des jurys littéraires de l'Association pour les romans, contes et nouvelles, elle entra au Conseil le 25 février 1989. Parmi ses initiatives, pointons cette rencontre avec des écrivains belges autour du thème du théâtre en 1996.

Son œuvre comporte des livres de poésie, des « Dossiers L » consacrés à William Cliff, Georges Sion et Jeanine Moulin.

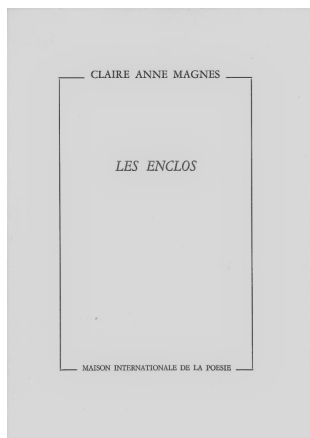
Citons : *Forer ce silence* (Le Cormier, 1975), *Les Enclos* (Maison internationale de la poésie, 1984) et *La maison des horloges* (M.E.O., 2014).

Voici l'article que je lui consacrais à propos de ce recueil :

Retour de Claire Anne Magnès à la poésie

Trente années sans publications poétiques, est-ce simplement possible pour une voix qui s'était exprimée de 1975 à 1984, au travers de plusieurs recueils dont les fêtés *Enclos* (Prix de littérature de la ville de Bruxelles)?

Voilà le retour de Claire Anne Magnès, davantage connue comme essayiste (un beau dossier L consacré à William Cliff, réécrit plusieurs fois pour coller à la réalité éditoriale), comme



UN PORTRAIT DE CLAIRE ANNE MAGNÈS

rédatrice en chef de "Francophonie Vivante" durant de longues années, comme critique de roman et de théâtre entre autres à La Revue Générale.

Et donc *La maison des horloges* aux Éditions M.E.O., et qui rejoint une flopée de bons livres de poésie dans la même collection dirigée par Monique Thomassetie : Pierre Coran, Piet Lincken, Luc Baba, Daniel Simon, Xavier Forget, Jean-Louis Massot, Tomislav Dretar, ...

Voici donc trente années de poésie, exhumée des tiroirs de l'auteur, mis à part quelques textes parus (entre autres un beau poème sur fond de tsunami, sur cartes postales à l'effigie de l'AEB) en revues, pour notre plus grand plaisir de lecture.

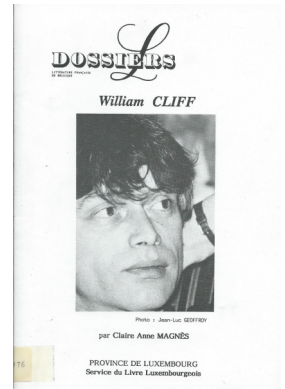
Ce septième recueil (et le mot a tout son sens, qui collationne cinq suites de poèmes), qui prend titre de la première série de textes poétiques - *La maison des horloges* -, illustré de trois sculptures d'Axel Cassel (*Femme fumée*, *Maison et volutes*, *Chrysalide du feu*), est une exploration attentive et sensitive des lieux traversés. Certes, ceux de l'enfance, humée, regardée, donnée à voir, à saisir, dans les images de neige et de temps, comme s'il fallait, à la manière proustienne, retenir et revenir sans cesse à cette *mémoire heureuse et vivre au passé composé* pour en dévoiler toutes les teneurs, le tissage de sensations élémentaires (au sens bachelardien). Le cœur de la maison bat, celui de l'horloge, qui rythme *lumière et ombre*, qui renaît en ces pages tremblantes, mais si sûres dans leur diction :

Avec toi la première neige.

*Tu t'en souviens? De la fenêtre haut perchée, je voyais voleter
des plumes sous les lampes*

Une enfance d'autrefois y parle à voix basse

Les amitiés, les oublis, les blessures s'égrènent au fil de ces



UN PORTRAIT DE CLAIRE ANNE MAGNÈS

poèmes versifiés, libres comme les sens qui les portent :
regard, blancheur, sensations de pluie et d'eau, pulsations,
cribles des sens.

*Couple étrange
l'inquiétude et le bonheur
D'aussi loin que je regarde
je les vois
imbriqués noués tressés
indissociables*

*La vie crayonnée / dans les marges des cahiers / d'histoire
coule, fluide, heureuse, grave, dans un lyrisme de perception
phénoménologique des lieux prospectés: sur la vitre une buée,
langue de sève et de feuilles / salive de menthe, odeurs de la
nuit, le terreau noir / offre son haleine, me voici / derrière la
vitre / coeur impair...*

Le livre dessine ses enjeux fondamentaux : porter regard sur
ce monde enf(o)ui et en donner à lire les vignettes de sens,
poème réseau / au jardin de mon automne, dit l'auteur si
délicatement, portée par l'âge et ses vives ferveurs. Oui, il y
aura toujours *la promesse des coteaux peignés*. Oui, elle peut
encore *se remet(tre) à la lenteur*.

Chez Claire Anne Magnès, l'eau imprègne jusqu'au moindre
texte et la clôture estonienne ne déroge guère à cette loi
bachelardienne des fondamentaux qui s'inscrivent en nous :

*Douce la pluie de septembre
compagne de mes parcours
dans une ville qui se grave en moi.*

Du livre qui, tout à la fois console de ce qu'une mélancolie
douce peut y ciseler de fort, de ténu, et rameute les images

UN PORTRAIT DE CLAIRE ANNE MAGNÈS

essentielles d'une enfance relue, on gardera comme un parfum de vérité profonde qu'inscrit l'écriture, ferme, vive, imagée, à la rythmique dense du cœur (in *Les Belles Phrases*, blog d'Éric Allard, 2014).

Nous remercions de tout cœur Claire Anne et la saluons de ce fragment de poème, tiré des *Enclos* (p.45) :

*Cette longue fêlure
traversière des vitres
aujourd'hui la révèle
en la parole reconquise...*



Couverture du premier livre publié par Claire Anne Magnès.

Reconquérir la parole ! Quel beau programme ! Belle route !

Philippe Leuckx

Entre elle et moi

Par **Colette Frère**

Claire Anne Magnès,

C'est un regard qui fore. Des yeux qui vous exhortent à être et à oser. Des yeux pour l'ombre des secrets.

C'est une voix feutrée contenue, des mots puissants étourdissants

C'est une oreille sensible, un abri des murmures.

Claire Anne Magnès

C'est une présence, une route, un chemin. Un signe au creux des labyrinthes.

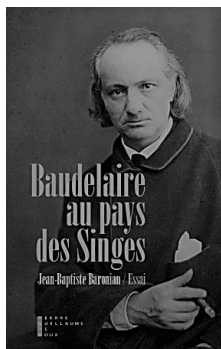
C'est une plume, un rire, un sourire. Une balise dans le dédale.

Claire Anne Magnès, c'est l'honneur qui coule et qui rayonne.

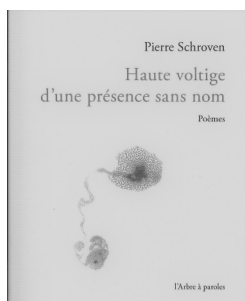
Ardente comme le soleil.

Soirée des Lettres

20 décembre 2017



Que reste-t-il à dire sur Charles Baudelaire et son passage en Belgique ? Manifestement le sujet n'est pas épuisé car Jean-Baptiste Baronian, présenté par Michel Joiret, a réussi à captiver l'audience par la présentation de son livre *Baudelaire au Pays des Singes* paru chez Pierre-Guillaume De Roux. Le poète dandy n'a donc que peu, ou disons pas du tout, apprécié son passage dans nos contrées ; mais, nous dit Baronian, ce misanthrope aurait détesté et fustigé l'Allemagne ou l'Angleterre tout aussi bien. Un croyant qui se permet de blasphémer dans ses poèmes ne peut manquer de cracher son mépris au moindre signe d'incompréhension. Il a suffi de quelques minutes pour que cet immense poète parnassien prenne vie dans les locaux de l'AEB. On eut vraiment l'impression, tant la description était vivante, que Baudelaire, tout en élégance et dédain, allait pénétrer dans la salle pour nous toiser. L'amour de la poésie — « le genre qui m'attire le plus, moi qui n'en écris pas » — de Jean-Baptiste Baronian n'est pas étranger à la réussite de cette présentation.

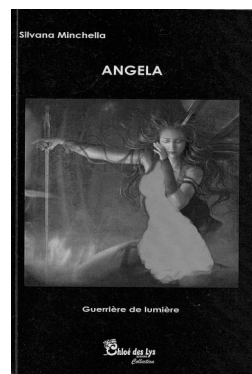


C'est à un poète bien vivant, Pierre Schroven, pour son recueil *Haute voltige d'une présence sans nom* paru à l'Arbre à Paroles, que Michel Cliquet donnera la parole. Nous sommes ici aux antipodes de Baudelaire. La voix de ce poète, bien implantée dans le paysage de nos lettres, se veut tout en nuances et demi-teintes. L'univers pictural de Hermann Amann, peintre allemand, a servi de source d'inspiration à notre invité. Il suffit d'ailleurs de se pencher sur l'œuvre de cet artiste pour comprendre ce que Schroven a pu y chercher : on trouve ainsi dans son recueil des formes, des couleurs, des abstractions

..SOIRÉE DES LETTRES DU 20 DÉCEMBRE 2017

simplifiées où rien, jamais, n'est de trop. Pierre Schroven, actuellement dans la cinquantaine, est un représentant bien construit de cette génération de poètes, fortement représentée en Belgique, chez qui l'épuration et la retenue sont des lignes directrices. Les poètes ne sont pas forcément les meilleurs interprètes de leurs œuvres ; invité par son présentateur à lire quelques-uns de ses textes, l'auteur, homme tout en discrétion, se lève et s'affirme, dans une très bonne surprise, de sa voix forte et portante un lecteur de qualité.

La soirée fut clôturée par la présentation de *Angela*, roman de Silvana Minchella paru chez Cloé Des Lys. Le présentateur Thierry-Marie Delaunois a d'emblée attiré l'attention de l'assistance sur la forte personnalité du personnage du roman de son invitée et aussi sur le climat d'ésotérisme qui baigne ces pages. La romancière nous dit que l'ésotérisme présent dans son livre relève avant tout du sens du mystère : nous ne pourrions, de toute manière, tout expliquer, ajoutera-t-elle. Face au personnage campé dans ces pages, fatalement la question de la part d'autobiographie de toute fiction est soulevée. Silvana Minchella nous dira tout naturellement que le personnage d'Angela est marqué par sa propre personnalité.



Carino Bucciarelli

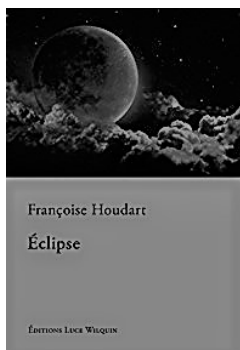
Photographies par Anita De Meyer.



Soirée des Lettres

17 janvier 2018

Notre Soirée des Lettres commence avec la présentation du dernier roman de Françoise Houdart, *Éclipse*, paru chez Luce Wilquin.



Un roman ensorcelant, véritable incursion au cœur des secrets sanglants des femmes.

Il est présenté par Michel Joiret dont le dernier ouvrage, *Voyage en pays d'écriture* a été, entre autres, évoqué la semaine dernière en une formidable soirée animée par Renaud Denuit, cette triomphale *Ode à Joiret* qui a marqué tous les esprits.

D'emblée, Michel Joiret nous fait part de l'admiration qu'il éprouve pour Françoise Houdart dont l'œuvre se partage entre sincérité, déchirement et passion.

Faisant référence à *l'Albertine disparue* de Proust, il perçoit dans *Éclipse* le corpus d'une véritable tragédie de sang, qui se joue sous les auspices de Séléné, la lune déifiée chez les Anciens. De fait, la disparition inopinée de Mado révèle peu à peu que la distribution des cycles et l'attente physiologique de la fécondité ne vivent guère en intelligence dans une vie de couple. Sacha, le mari, n' a jamais soupçonné que la procréation manquée déterminerait sous le masque rougeoyant de *l'Éclipse* une épouvantable brisure dont il serait la victime.

Les mots de la romancière à la plume de poète jaillissent en ce spectacle nocturne de la lune rouge, lune de sang, révélatrice de douleur, d'absence et d'incompréhension.

C'est un grand roman qui fait date dans l'œuvre de Françoise Houdart, une superbe fiction soulignant la précarité des couples et l'importance des signes.



Photographie par Anita De Meyer.

Place maintenant à Pierre Morlet qui, avec l'érudition et la finesse qui lui sont propres, décortiquera le recueil *Dispersion* de Carino Bucciarelli, nous faisant ainsi entrer dans le monde fantastique, étrange et surprenant d'un auteur particulier.

Ce livre riche et multiple nous fait part d'intrusions d'éléments étrangers dans un monde réel qu'il fait basculer.

Nous sommes ici en présence de cette tradition fantastique lisible dans la *Métamorphose* de Franz Kafka.

Bucciarelli nous rappelle ses maîtres en la matière : Jean Muno et Marcel Thiry, dont le réalisme fut également pris à partie par des incursions insolites.

Pierre Morlet analyse ensuite la nouvelle *Dispersion* où le corps du narrateur se liquéfie pour aboutir à l'évaporation totale.

Une étrange sérénité s'empare alors de lui.

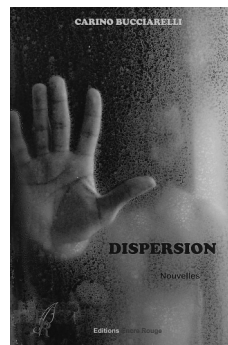
Bucciarelli confie que sa propre personnalité rejoint ces aptitudes à la transformation, ses personnages sont changeants, mouvants, dissolubles et son instinct le fait entrer dans ces particularités.

Ainsi dans *l'Armoire*, qui s'humanise et ressent, il existe une métamorphose, une liberté d'écrire qui touche au théâtre, une écriture intuitive en lien avec l'inconscient.

Pierre Morlet estime que la question unique que pose l'œuvre de Bucciarelli réside en une quête de l'identité, et lui demande s'il voit du permanent dans la persona et ses mutations.

La réponse de Bucciarelli est sans ambage : non, rien n'est permanent, et cette réponse rejoint celle du sentiment personnel du présentateur.

Qui relève également une importante période de silence dans l'œuvre de Carino Bucciarelli, remarquant ainsi que la vie d'un écrivain est loin de s'apparenter à un long fleuve tranquille, mais pense que le silence rend le retour de la voix encore plus forte.



Photographie par Anita De Meyer.

SOIRÉE DES LETTRES DU 17 JANVIER 2018

C'est alors au tour de Jean-Pol Masson , vice-président de l'AEB, juriste amateur de belles lettres, de présenter *Pièces Froides* de Francis Michel, ouvrage inspiré par la musique d'Erik Satie, et publié à Paris par les éditions St Honoré.

L'auteur est un physicien, Jean-Pol Masson le connaît de longue date et rappelle en souriant que l'adjectif de son totem scout était « mélomane ».

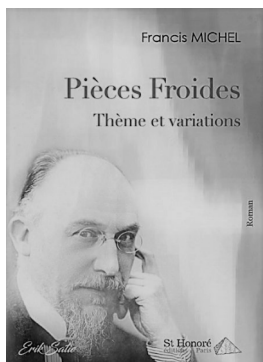
Francis Michel confie qu'écrire est simplement pour lui un moyen de transmettre et de raconter.

Le recueil *Pièces froides* nous fait part des tribulations d'un couple, Marianne et Olivier, leurs histoires, leurs écarts à la fidélité, leur parcours.

Il y a dans ce livre de multiples passages délectables, ainsi celui nous racontant les postures d'un chat, et qui témoignent de la connaissance et l'amitié que l'auteur porte à ce félin.

Il y a de délicieux passages libertins, ainsi celui évoquant des objets provocateurs, le récit d'une sorte d'échangisme quasi involontaire pratiqué par des couples de jumeaux, des gamineries de potaches pour sourire, de la férocité aussi, ainsi celle réservée aux américains, avant Trump, précise l'auteur.

C'est un livre à la fantaisie qui touche aussi au pathétique de l'existence, celle d'un couple parfois torturé, très différent mais qui tente de s'ajuster. Il y a là une dimension émouvante encore renforcée par la diffusion de pièces de la musique de Satie qui enveloppe cette savoureuse présentation d'une aura de douceur et de poésie.



Photographie par Anita De Meyer.

Anne-Michèle Hamesse

17 janvier 2018.

Soirée des Lettres

21 février 2018

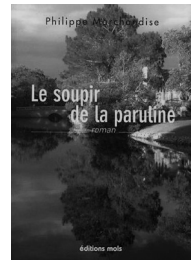
I. Ceejay présenté par Willy Lefèvre

Prophète du néant, publié par Maelström, est le deuxième recueil de poèmes de Jean-Claude Crommelynck, né en 1946. Treize chapitres pour traduire 13 émotions à propos d'une nouvelle spiritualité à découvrir, hors religions traditionnelles, dans une sagesse peut-être au contact de tribus, de familles d'accueil, comme celle de Massa au Maghreb où Ceejay a été accueilli comme un fils de la maison. Ce livre d'amitié rend hommage aux gens et au présent (« ce monde n'est pas éternel »).



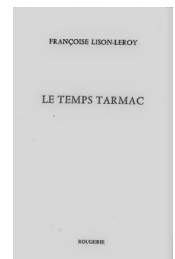
II. *Le soupir de la paruline* de Philippe Marchandise, présenté par son editrice (Mols)

Avec Marchandise, c'est le grand écart d'avec l'univers de Ceejay (les oubliés du monde). Ici, quatre-vingts années d'histoire américaine, au tamis de la tradition, des familles cossues, du golf, sous l'œil de cet oiseau exotique, appelé paruline. Le romancier se met dans la peau d'une femme pour décrire le sud profond accroché à ses mœurs comme à une bouée de sauvetage.



III. *Le temps tarmac* de Françoise Lison-Leroy, poèmes présentés par Philippe Leuckx

Le dernier prix triennal de poésie n'écrit pas pour rien. Son dernier recueil (*Rougerie*) s'enquiert en sept sections du sort de « tout migrant », dont le statut « de fugitif » le rend particulièrement vulnérable. « On sent dans ces brefs poèmes, l'effroi, la peur, la pulsation, l'inconcevable « course en haleine », et l'attente lente, longue d'un avenir jamais ouvert, clôturé de part en part par les mentalités, le temps, la frilosité. Le livre, tout de tension, furète en notre conscience, et sert d'alerte chez nous et ailleurs. Le style relaie le message.



Philippe Leuckx

Soirée des Lettres

21 mars 2018

Anne-Michèle Hamesse, absente pour une chute sans gravité, a demandé à Joseph Bodson de faire les présentations.

Comme d'habitude, trois livres, trois visions du monde.

--

Daniel Salvatore Schiffer propose *Traité de la mort sublime* (Éditions Alma, 2017) et Jean-Baptiste Baronian joue au questionneur : le terrain est d'entente, Salvatore Schiffer a présenté il y a quelque temps le *Baudelaire* de Baronian (1). Ce dernier aime que les auteurs creusent leur sillon, dans une juste constance, et c'est le cas de l'invité, nous dit-il. De poésie, il en sera question dans cet essai, puisque les figures de Byron et de Wilde sont évoquées autour du thème de la « mort sublime ».

Il est plusieurs manières de réussir ce départ ou de le rater : la fin pitoyable d'Oscar Wilde ou celle de Baudelaire n'ont rien du panache ou de l'acuité lucide de celle d'un Bowie, atteint d'un cancer et qui offre à ses admirateurs un dernier disque, son «tombeau».

Le livre est en fait un répertoire de ces « tombeaux », hommages à des créateurs dont la fin ne fut pas toujours à la hauteur ou à l'aune de leurs espérances.

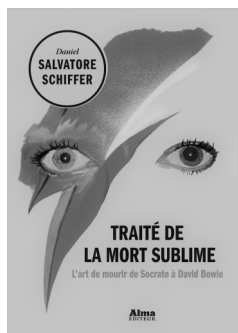
L'essai sur le dandysme et la mort, que son auteur sans doute au fil de l'entretien promotionne à l'envi, est, comme le rappelle Salvatore Schiffer, à mi-distance de la philosophie de l'art et de la sociologie. Le lecteur peut compléter ces découvertes en lisant quelques ouvrages sur le « sublime » : Longin...

Peut-on sans doute regretter la couverture – un peu à l'eau de rose – de l'ouvrage, qui mérite mieux, je crois.

--

Lumière dans les ténèbres de Philippe Remy-Wilkin, que

(1) Sur le site "AgoraVox", le 22 août 2017.



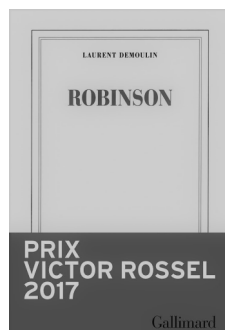
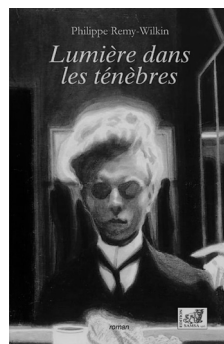
publient les Éditions Samsa, est un livre foisonnant, entre histoire, imaginaire échevelé, et roman-feuilleton. Philippe Leuckx rappelle le long parcours d'écriture d'un écrivain né à la fiction et à l'histoire dès 1996. Cette passion – déjà présente dans l'un de ses derniers livres consacré à Christophe Colomb – se vérifie ici puisque diverses périodes, divers événements sont rameutés par l'ouvrage. On est en 1865, un aristocrate bruxellois disparaît. Un policier, Vauvert, un journaliste, de Valnère, partent en chasse de la vérité... Ce serait simple si l'auteur ne plongeait dans l'histoire récente (1830 et sa Révolution belge) ou fort éloignée (le naufrage en 1629 du « Batavia », ou encore les périples de l'inusable comte de Saint-Germain) pour tenter de voir clair dans cette « ténébreuse affaire ». On voyage beaucoup : Bruxelles, la Hollande et la Frise, l'Allemagne, les océans, Batavia (Djakarta)... On est pris par le souffle de l'histoire (distribuée en deux livres), la variété de la kyrielle de personnages, et on sent que le romancier s'est beaucoup nourri de Gaston Leroux (qu'il cite, à propos : il est question ici aussi d'une « chambre » close), de Dumas et d'autres.

L'haleine maintenue jusqu'à la fin de ce lourd volume nous vaut de bien beaux personnages, ambigus, complexes, des coups de théâtre, tout un jeu souterrain qui nous fait plonger dans les arcanes du temps.

--

Robinson de Laurent Demoulin (non membre mais que l'AEB voulait mettre à l'honneur à propos de ses deux prix récents : le Rossel et le prix d'Académie) est présenté par le poète et éditeur Marc Imberechts. Solitude, autisme, filiation sont au cœur du roman qu'édite Gallimard. Un père, lettré; un enfant, son fils autiste.

Le poète-romancier, professeur de littérature à Liège, a voulu symboliser l'autisme par ce recours à l'île plutôt qu'à



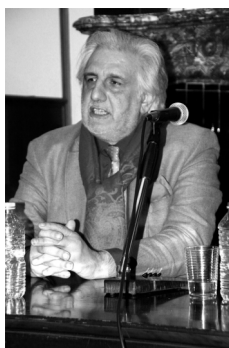
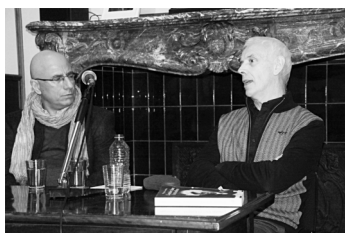
l'enfermement souvent représenté. L'île, c'est l'aération, c'est la liberté à conquérir. C'est la faune, c'est la flore.

L'entretien nous vaut quelques commentaires pointus sur le «sevrage» des enfants.

Tout débute quand le fils a dix ans. Robinson ne parle pas. Le narrateur a l'illusion, tout en tissant cette histoire où ne manque même pas la fameuse conférence autour de Barthes, à Paris bien sûr, de « penser comme le fils » et d'emprunter pour relater l'histoire les outils dont il peut disposer : c'est par exemple son regard sur le monde, qui dépiaute la réalité en la scrutant d'une manière inédite. D'habitude, dans la rue, le père ne regarde et ne voit que les belles jambes des filles ...

Lecture d'un passage assez éprouvant, scatologique sur la «merde» de l'enfant, moyen d'expression. On est loin, il est vrai, de la poésie du *Petit prince cannibale* de Françoise Lefèvre sur le même sujet (c'était en 1990).

Philippe Leuckx



Photographies par Anita De Meyer.

Soirée des Lettres

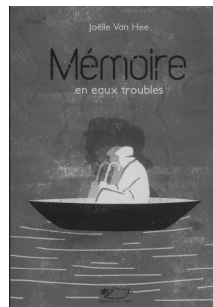
18 avril 2018

C'est Anna Gold qui, avec la conviction et le sens de l'humanité qui la caractérise, présente d'abord le roman *Mémoire en eau trouble*, de Joëlle Van Hee, un récit bouleversant qui ose aborder le thème douloureux de la maladie d'alzheimer.

Une descente aux enfers racontée par l'auteur avec les yeux du cœur.

Roman dédié à son père, *un chouette type* traversant cette expérience combien douloureuse pour ses proches mais racontée avec fantaisie et respect, un récit en demi-teinte sublimé par l'amour et l'humour.

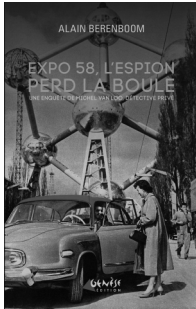
C'est un roman qui fait réfléchir, un véritable hymne à la vie que ce voyage en terre inconnue, effaceur de préjugés et qui redonne la mémoire à notre société en proie à ses propres oublis.



Le livre d'Isabelle Bielecki, *Les Tulipes du Japon*, fut présenté par Michel Ducobu qui illustra ses propos par de vraies tulipes multicolores posées devant lui. Il nous parle de ce double roman, où la lumière précède la noirceur, les tulipes, et les chrysanthèmes. D'abord une histoire d'amour délicatement érotique entre Isabelle et un séduisant japonais doux et lent qui comblera un temps cette quête du Graal qui anime toute femme. Quelques pages magnifiques lues avec sensibilité par une Éveline Legrand inspirée, plongera le public dans un ravissement profond et le convaincra du talent indéniable de Bielecki.



Après cette ode sensuelle aux tulipes, c'est le milieu nippon des affaires qui sera évoqué, le monde cauchemardesque du travail quotidien des cadres japonais.



La troisième présentation réunit deux juristes hantés par les belles lettres : Alain Berenboom, avocat spécialiste du droit d'auteur et brillant écrivain, sorte de Woody Allen belge, et le très érudit Pierre Morlet, qui mena une carrière exemplaire dans la haute magistrature.

Berenboom aux multiples romans délectables, condensés de souvenirs poignants et de drôleries autant que de devoir de mémoire.

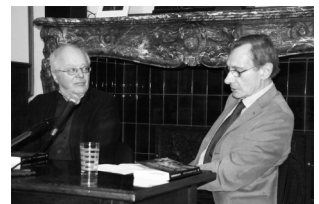
Ici, l'auteur poursuit les histoires de Michel Van Loo, son détective fétiche, anti-héros, prétexte à côtoyer l'histoire de la Belgique de 1947 à 1958.

L'auteur s'amuse à de multiples voyages depuis l'époque évoquée jusqu'à nos jours, s'amusant à abolir au passage les codes et les distances en un jeu littéraire très divertissant.

Morlet élèvera le débat en évoquant le détective Pepe Carfalho, de Manuel Vazquez Montalban, assistant au désossement de sa Barcelone natale et le comparant au bruxellois Van Loo face à sa ville éventrée.

Tout comme René Fallet abreuvait jadis son inspiration à deux sources, la veine whisky et la veine beaujolais, c'est de la veine beaujolais de Berenboom dont il fut question ce soir avec ce *Expo 58 : l'espion perd la boule*, ou plutôt, comme le souligna l'auteur, de la veine gueuze grenadine.

Anne-Michèle Hamesse



Photographies par Anita De Meyer.

maelström reEVOLUTION

Apéritif des Poètes *9 décembre 2017*

Heureuse coïncidence, l'Association des Écrivains belges recevait le 9 décembre 2017 les Éditions maelstrÖm reEvolution, le jour précisément où la boutique-librairie des mêmes éditions fêtait ses sept ans d'existence.

Vous avez dit maelstrÖm ? reEvolution ? Voilà qui mérite quelques explications. « maelstrÖm » signifie « gouffre », « tourbillon »... ; « reEvolution » renvoie à « rêve », à « révolution », à « rêve d'évolution », et aux actes de réévolution poétique bien sûr. Citons David Giannoni, à la tête de la maison : « Phénomène naturel situé géographiquement près des côtes norvégiennes, juste au-delà du cercle polaire. Phénomène métaphorique situé dans le Yin Yang de notre esprit, là où la lumière n'existe que par l'ombre qu'elle projette et où l'ombre est la condition de naissance de la lumière.

La première symbolique renvoie à la nouvelle *Une Descente dans le Maelström* d'Edgar Allan Poe... ».

maelstrÖm reEvolution est né par étapes. D'abord en 1990 comme projet ouvert d'artistes et écrivains italiens puis belges et français autour d'un projet de revue bilingue « Maelström » qui a vu 3 numéros. Ensuite, Maelström a été une collection de livres auprès de deux éditeurs : Edifie LLN (de 1996 à 2000) et Images d'Yvoires (2001-2002). En 2003 Maelström s'est autonomisée et est devenue une maison d'édition à part entière. En 2004, la création des « booklegs », livrets de

performance. En 2009, le mouvement « réévolution poétique » (actions poétiques) et « Maelström » ont convergé pour créer «maelstrÖm reEvolution» qui, depuis fin 2010 anime également une boutique-librairie à Bruxelles. En 2007, le fiEstival, seul festival international de poésie et performance à Bruxelles, a été également créé par maelstrÖm.

Depuis ses débuts, 400 titres au catalogue (poésie et romans), avec de nombreux auteurs étrangers de renom (L. Ferlinghetti, A. Bertoli, A. Jodorowsky, F. Arrabal, A. Waldman, J. Hirschman, S. Sepehri...) et de nombreux auteurs belges (G. Compère, S. Buyse, S. Delaive, D. De Bruycker, C. Deltren, E. Baran...).

Après ce bref historique, place à la lecture de textes d'auteurs de la maison, vivants et même décédés, que David et Simona Petitto tiennent à nous faire partager. De très beaux extraits d'*Histoires de lune, d'eau et de vent*, du poète iranien Sohrab Sepehri (1928 – 1980), textes écrits en persan mais lus pour nous en français.

Jean-Claude Crommelynck, alias CeeJay, « avec aux lèvres un goût de sable », nous lit ensuite quelques extraits de son dernier recueil paru, *Le Prophète du Néant*, dans lequel se donne à entendre une langue qui « nous rappelle que les feux qui attisent la foi du croyant comme de l'athée sont des êtres dansant et non les flammes d'un bûcher » (Rony Demaeseneer dans *Le Carnet et les Instants*).

L'après-midi se clôture par un vibrant hommage à notre regretté Léo Beeckman. David Giannoni nous laisse entendre quelques *Poèmes quantiques*, ultime témoignage d'un grand Poète et infatigable serviteur de nos Lettres Belges.

Claude Miseur

Apéritif des Poètes

17 février 2018: Le Coudrier

Notre « Apéritif des Poètes » recevait à l'AEB les Éditions « Le Coudrier ». Date anniversaire en quelque sorte puisque « Le Coudrier » vit le jour un mois de février il y a 17 ans, grâce à la rencontre en hiver 2001 entre l'éditrice Joëlle Billy et le poète Jean-Michel Aubevert. En véritables sourciers, ils ont tous deux décidé de soutenir leurs rêves qu'ils désiraient voir se concrétiser au quotidien, jetant ainsi les bases de leur maison d'édition.

Les éditions « Le Coudrier », sont spécialisées en poésie, privilégiant une écriture personnelle marquée par l'imagination, la sensibilité, la musicalité, aux antipodes d'une intellectualisation désincarnée ou d'une recherche stérile de formalisme.



Joëlle est particulièrement sensible au chant des mots, à l'intensité de l'émotion que porte leur vibration. Ses choix éditoriaux lui font privilégier des écritures colorées où les images se combinent aux rythmes dans une expression construite des sentiments. L'ailleurs est souvent convoqué, qu'il s'agisse d'un retour à l'enfance, à des peuples premiers, ou encore d'un voyage onirique dans les mythes et légendes, ou de la référence à une réalité décalée dont le secret s'ouvre sur un supplément d'être.

Le catalogue des éditions s'est élargi ces dernières années et accueille désormais quelques ouvrages de prose : récits,

carnets de voyage, essais. Elles comptent aujourd'hui trois collections : *Coudrier*, qui correspond au tirage courant : livres brochés format A5, généralement illustrés sur papier dessin ; *Sortilèges*, collection bibliophile et comprenant des tirages de tête et des livres uniques ainsi que des recueils cousus, au format italien ; *Coudraie*, qui regroupe des récits ou des textes divers non spécifiquement poétiques.

Comme « Le Coudrier » compte nombre d'auteurs membres de l'AEB, nous avons eu le plaisir d'écouter les lectures de plusieurs auteurs fidèles aux deux maisons : Anne-Marie-Derèze, Anne Bonhomme, Jean-Michel Aubevert, Isabelle Bielecki, Michel Van den Bogaerde, Renaud Denuit, Anne-Marielle Wilwerth et Patrick Devaux.

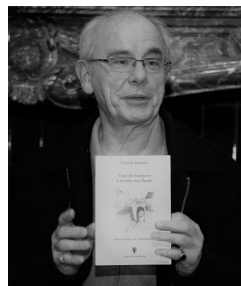
Le traditionnel verre de l'amitié et une vente de livres dédiacés par les auteurs présents clôturaient cette rencontre bien conviviale, un peu comme une répétition de la Foire du Livre qui nous attendait la semaine suivante.

Claude Miseur

aidé par les propos recueillis auprès de Joëlle Aubevert



Photographies par Anita De Meyer.



Apéritif des Poètes

28 avril 2018:

Les Belles Phrases

Pour son sixième Apéritif des Poètes, l'A.E.B s'est permise d'innover en recevant, samedi 28 avril, Éric Allard et son site LES BELLES PHRASES.

Un anniversaire en somme puisque "Les Belles Phrases" fêtent cette année pas moins de dix ans d'existence !

Laissons la parole à Éric Allard pour évoquer un peu d'histoire...

« Dans la continuité de mes activités de co-animateur de revue (*Remue-Méninges*, avec Antonello Palumbo, Pierre Schroven et Salvatore Gucciardo) et d'animateur de radio libre mais aussi de critiqueur sur le site *CritiquesLibres.com*, je me suis lancé dans la création d'un blog en décembre 2008 pour, au départ, poster mes textes (poésie, microfictions). Mais très vite, j'ai souhaité que le blog soit aussi tourné vers des contributions extérieures et j'ai posté des textes d'autres auteurs, disparus ou bien vivants... Puis, en janvier 2010, l'idée d'embringer Denis Billamboz et Philippe Leuckx m'est venue pour constituer avec eux un trio de chroniqueurs de façon à couvrir un éventail de la production littéraire plus large. Pendant plusieurs années, les chroniques de Denis et Philippe ont été postées chaque week-end, en alternance.

Mi-2016, deux figures féminines, Nathalie Delhay et Lucia Santoro, ont complété l'équipe avant, un an plus tard, l'arrivée d'un duo familial composé de Philippe Remy-Wilkin et de son fils Julien-Paul. Enfin, tout dernièrement, Jean-Pierre Legrand a accepté de rejoindre l'équipe. Désormais le rythme de



publication dépend de la réception des notes de lecture.

En presque dix ans d'existence, le blog a enregistré 650.000 visites et couvert la sortie de quelque 1.000 ouvrages relevant aussi bien de la grande édition que de la "petite", principalement dans les domaines du roman et de la poésie. »
E. A.

Que serait en effet notre Littérature sans ceux qui inlassablement parlent d'elle et la relaye aussi sur les réseaux sociaux ?

L'AEB a dès lors eu l'irrépressible envie d'inviter autant d'amis que sont parfois ces travailleurs de l'ombre, pas toujours gratifiés, et de les saluer dignement en leur donnant la parole.

Nombreux échanges avec Philippe Remy-Wilkin, Julien-Paul Remy, Eric Allard... autour de la poésie, bien sûr, de sa présence dans les revues, de ses passeurs, comme de ses difficultés de transmission...

Nous tenons aussi à remercier par ces lignes la nombreuse assistance dont notre présidente Anne-Michèle Hamesse, Anita De Meyer, Thierry Werts, Gérard Adam, Martine Rouhart, Isabelle Bielecki, le revuiste Willy Lefebvre, Arnaud Delcorte, Claire Mathy, Anne-Marie Weyers, ainsi que toutes celles et ceux qui manifestent leur intérêt et leur fidélité à nos rendez-vous de "l'Apéritif des Poètes".

Claude Miseur



Photographies par Anita De Meyer.



Lectures

Jean-Baptiste Baronian, *Le Petit Arménien*. Paris: éditions Pierre-Guillaume De Roux, 2018.

« Je serais différent », c'est autour de cette phrase que *Le petit Arménien*, dernier roman de Jean-Baptiste Baronian, s'articule. Récit autobiographique ou presque, il nous livre, sous les traits de son héros Alexandre Sarian, ses années d'enfance, au sortir de la guerre, au cœur d'Etterbeek.

Portrait d'une famille condamnée à l'immigration depuis plusieurs générations, ballotée entre nostalgie et promesse d'un demain qui tarde à éclore, s'appeler « Sarian » n'est pas anodin. Le petit Alexandre a, lui, choisi d'être un cancre. Chahuteur, indiscipliné, populaire, le monde des institutions religieuses, légèrement xénophobes, lui parle peu. Il préfère le foot et sa camaderie. Ou encore la lumière de Beethoven, qu'il découvre fortuitement.

Son univers tourne autour de sa mère. Une femme qui aime, chaque matin, conter ses rêves. C'est elle qui tient sa main. Avec tendresse et fermeté. Elle, qui penchée sur sa « Singer », coud. Des robes pour les bourgeoises. Elle les envie. Elle découd le réel. Elle rêve de beaux quartiers. D'une autre vie pour ses enfants. Elle encore, qui insuffle le droit de rompre avec hier. Elle qui n'est pas sans rappeler Mina Owczyńska, la mère de Romain Gary.

Le petit Arménien est un livre qui lève le voile, qui ose. Presque sans pudeur. Souvenirs d'un enfant transfuge, Jean-Baptiste Baronian accepte ici, sans tenter d'en découdre, de livrer les secrets d'une enfance douce et chahutée.

Colette Frère



Isabelle Bielecki, *Les Tulipes du Japon*. Bruxelles: éditions M.E.O., 2018.



Un roman fleuri de tulipes, de plénitude, et de chrysanthèmes d'amertume. Bonheur et éreintements. Le Japon, même celui du monde des Assurances, nous paraîtra toujours mystérieux et impénétrable, fascinant ou déplaisant, qu'il s'agisse de l'Empereur qu'il convient d'honorer en éprouvant stupeur et tremblements ou d'un simple collègue de bureau qui peut se transformer en splendide samouraï ou sinistre et mauvais acteur de kabuki. L'héroïne du livre, Élisabeth, l'apprendra à son plus vif contentement ainsi qu'à ses plus sombres dépens. Il s'agit donc, tout au long de ce livre, d'une éducation sentimentale, érotique même, qui se transformera peu à peu en expérience professionnelle éprouvante que sa force de caractère devra affronter après les heures ravissantes vouées au désir. L'intrigue se déroule à Bruxelles, dans les beaux quartiers où fonctionnent des cadres nippons, les uns attirants ou parfois irrésistibles, les autres, impitoyables et sans autre intérêt personnel ni idéal que celui de la rentabilité. Il y faut pour résister à ce milieu périlleux une jeune femme à la poigne solide, ce que l'héroïne possède, et un entourage attentif et rassurant, ce qui va lui manquer trop souvent. Ajoutons à ce combat contre les guerriers en armure de papier commercial qu'elle côtoie le joug énorme d'une enfance douloureuse, entre une mère et un père en conflit quotidien, marqués l'un et l'autre par le calvaire des camps de concentration et une difficile réintégration en Belgique, loin de leurs racines polonaises et russes.

Divisé en deux parties très contrastées, évoquant tous les instants de la jubilation et puis décortiquant les phases et les raisons du désenchantement, le roman s'articule subtilement en tranches de vie intimes et palpitantes suivies presque

chaque fois de plongées dans le passé, chargées d'expliquer, de faire comprendre au lecteur les raisons d'une attitude, les obsessions qui hantent la jeune femme, les peurs, les efforts formidables qu'elle déploie pour surmonter les blessures du passé, les brimades des siens et, au plus fort du récit, les affronts et les avanies des adultes ou de certains collègues. Une vraie réussite d'écriture, riche de choses vécues, d'élan passionnés ou de réflexions caustiques ou désabusées, de descriptions d'un réalisme saisissant, une belle surprise littéraire en un mot, qui nous montre un autre Japon, hardiment dévoilé à l'écart des clichés qui l'entourent d'ordinaire, s'affichant paradisiaque ou se révélant infernal selon les positions qu'occupent sur l'échiquier des affaires la reine blanche et le cavalier jaune...

Michel Ducobu

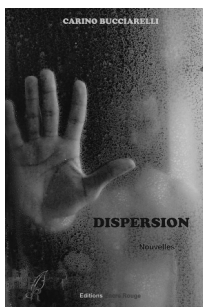
Carino Bucciarelli, *Dispersion*. Canohes: éditions Encre rouge, 2018.

Un titre on ne peut mieux choisi : la dispersion, en ces pages, n'épargne rien, ni personne, et l'on passe ainsi, sans crier gare, du règne animal au règne végétal, du végétal à l'animal, de l'animal à l'humain, et... c'est tout, ou presque, ni dieu, ni anges. De création en récréation, un peu comme si tous les personnages, animés ou non, échappant à leur créateur, avaient décidé de jouer aux chaises musicales, en une sarabande déchaînée, à moins qu'elle ne soit profondément méditée ; une glissade sans fin, chacun s'efforçant, le plus souvent en vain, de retrouver ses marques.

Carino Bucciarelli en maître de cérémonie, réglant ces ballets soigneusement et mystérieusement organisés ? Ou bien Carino Bucciarelli en proie à ses intimes démons ? Comme il

vous plaira, ou bien comme il le voudra ?

Ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit ici non de fantastique extérieur, jouant d'accessoires ou de personnages mystérieux, comme dans les contes de fées ou les nouvelles de Jean Ray, par exemple. Mais d'un fantastique enfonçant ses racines en l'être lui-même, le dévorant pour le réaménager à sa guise. En une seule opération : cela commence à se liquéfier par l'extrémité des membres, comme dans la première nouvelle, et cela continue, inexorablement, jusqu'au bout. Comme si ce passage au travers des différents règnes, qui a pris, parfois, des millions d'années, se déroulait sous nos yeux en accéléré, sans rien qui nous aide à comprendre.



Et les règles de style dont use l'auteur ont, dans leur fixité, une grande force de conviction. A la page 59, par exemple, dans *Observation*, l'emploi de la première personne du pluriel permet de mettre les choses à distance. Parfois, une sorte de déclic se produit, un seul, et tout continue à exister, le changement demeurant toutefois en place. On songera à Kafka, ou, plus près de nous, à Marcel Aymé, ou encore à Saki. Un seul être, un seul objet est changé, et tout, soudain, est démultiplié. Et si, soudain, une armoire se met à vivre, nous voilà chez Beckett, la cantatrice chauve n'est pas loin. Ou bien encore, l'on tombe amoureux d'une horloge. Au temps pour moi ! La différence de règne conduit à des dialogues qui se ramènent à des monologues et parfois, par hasard, se croisent. Mais c'est lui, Victor, qui porte bien son nom... Que veut-il vraiment ? Un visage où se mêlent des traits de femme et des traits d'enfant. Tout est question d'angle, parfois, de vision. Obsession d'un monde aux arêtes tranchées, nostalgie du solide, de l'uni, du défini ?

En tout cas, un maître livre, dont on ne sort pas indemne.

Joseph Bodson

Lorenzo Cecchi, *Blues Social Club*. Amougies: Cactus inébranlable éditions, 2017.

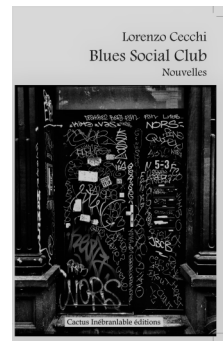
Les personnages des nouvelles du dernier recueil de Lorenzo Cecchi ne nous sont pas inconnus. On les croise au bistrot ou sur notre palier, on les sent proche et humains. On les connaît depuis toujours.

Toutes leurs histoires se racontent sur fond de blues. En les lisant, on se surprend parfois à taper du pied pour marquer le rythme tant la musique est présente dans le livre. La musique, les chutes ; et aussi la vie et aussi le feu.

Tout est rythme dans l'écriture, les émotions se scandent, même les traits d'humour ont leur cadence, c'est un livre à la fois joyeux et triste, comme la vie, on danse mais parfois seul ou sur des accords nostalgiques.

Ces notes là l'empêchent un rire franc déclenché par des salves d'humour bien distillées ainsi ce : « *Une sorte de malédiction poursuivait son tibia gauche d'aussi loin qu'il se souvenait. Dès qu'un coup se perdait il aboutissait sur son tibia gauche* ». Un humour salvateur qui se fait parfois grinçant au contact de ces éditeurs corrompus, de ces musiciens déjantés, de cet écrivain raté, de ce type porteur d'un sac à dos que l'on prendrait bien pour un terroriste.

Dans un tohu-bohu de mésaventures, chacun se raconte et chacun reste présent dans la mémoire du lecteur, les débordements des personnages les font paraître moins légers qu'ils n'en donnent l'air, on n'oubliera pas de sitôt ces inconnus croisés au détour d'une page.

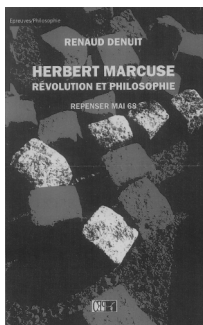


S'il ne fallait retenir qu'une seule de ces nouvelles aux inventions foisonnantes, une entre toute, je retiendrais *Maman est morte*. Une note, une seule, la traverse, celle d'un souvenir déchirant, écrit le 22 mars 2016, et qui nous ramène douloureusement à la station Maelbeek. C'est une note discordante et cruelle, le point d'orgue, le cri le plus violent de ce divertissant recueil.

Anne-Michèle Hamesse

Janvier 2018

Renaud Denuit, *Herbert Marcuse, Révolution et Philosophie: repenser Mai 68*. Bruxelles: éditions du CEP, 2018.



Alors que Mai 68 célèbre ses 50 ans, l'évènement garde toute son acuité. Pas moins de 150 livres déversés sur les rayons des libraires. Renaud Denuit, Docteur en philosophie, autrefois journaliste à la RTBF, aujourd'hui écrivain et professeur invité dans différentes universités, nous livre, lui, une œuvre originale, centrée sur une relecture des écrits d'Herbert Marcuse, grand penseur de Mai 68.

Le livre réjouira ses lecteurs car sa structure répond aux attentes des uns et des autres. Une première partie, « Des contextes, un parcours », replace la révolution dans son époque. Et tente de mettre en lumière les événements, les tensions tant nationales qu'internationales, qui ont formé le terreau de ce mouvement singulier. La seconde partie, « Une pensée, une œuvre », s'adresse plus aux amateurs de philosophie pure, tout en restant largement accessible. Et enfin, l'ouvrage se clôture sur demain, « Une fécondité, une actualité ».

Comment deux Juifs Allemands « exilés » (Herbert Marcuse vit aux Etats-Unis, tandis que Daniel Cohn-Bendit vit en France), ont-ils pu mettre la France à feu et à sang ? Et pourquoi

l'insurrection française a-t-elle été, plus qu'en Allemagne, traversée par la pensée psychanalytique ? Renaud Denuit nous livre quelques clés surprenantes pour résoudre cette énigme. Certains se sentiront intimement concernés puisque plusieurs pages relatent les heures chaudes dans nos universités.

Colette Frère

Patrick Devaux, *Partage de la nuit*. Mont-Saint-Guibert: éditions Le Coudrier, 2017.

Avec beaucoup d'élégance formelle (ces textes verticaux aux vers ascétiques - un ou deux mots) et de cœur (les morts deviennent "*tant/de lèvres cousues/d'éternité*"), le poète, naguère publié par le G.R.I.L. de feu Paul Van Melle, jette sur la page ses gouttes de poésie, millimétrées :

*"pure
et
belle*

*nuit
étoilée*

*costumée
de
galaxies*

*ressemble
à*

un jardin



à
la française"

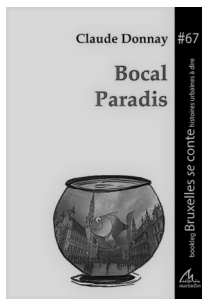
Il s'aventure jusqu'à "*la fissure / du marbre*", quête "*une douce / insomnie / du / poème*", prélève "*la lueur noire / des souvenirs*". Avec tact aussi, le poète sait ô combien le manque taraude l'être. Sinon, pourquoi écrire?

Philippe Leuckx

Claude Donnay, *Bocal Paradis*. Bruxelles: éditions Maelström, coll. Bruxelles se conte n°67, 2017.

Arnaud Delcorte et Sébastien Jean, *Quantum Jah*. Carrefour (Haïti): éditions des Vagues, 2017.

Claude Donnay, Arnaud Delcorte : l'un en prose, l'autre pas.



Le poète Donnay s'est donné, depuis peu, le temps de consacrer à la prose une partie de sa création. Jusqu'il y a peu, seule la poésie trouvait audience. Après un roman réussi chez M.E.O, un autre en préparation, le voici prêt à nous plonger dans l'atmosphère bruxelloise de son *Bocal Paradis*, longue nouvelle que publie maelström dans sa collection "Bruxelles se conte".

Ce rêve "étrange et pénétrant" n'a rien de verlainien, quoique très bien écrit, quoiqu'il faille y voir la volonté de rompre avec la brièveté poétique pour une certaine ampleur, un certain goût pour la phrase construite et la fluidité qui va avec.

Difficile de raconter une nouvelle. Plus difficile encore quand le texte jalouse la complexité, voisine avec le fantastique naturaliste : déjà ce bocal, dans lequel nage un narrateur gonflé par la reproduction des choses...

Et puis au mitan de l'inventive fiction, une Mona Lisa aux belles formes... et des questions qui ne trouvent pas toujours

réponse..

Quoi qu'il en soit, Donnay a bien raison de s'adonner à la prose qui lui va comme un gant.

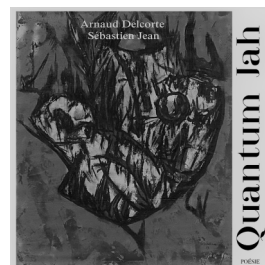
En matière de poésie, Baudelaire ronronnerait d'aise puisque les chats ont ici droit de regard et de caresse!

Arnaud Delcorte (né Hainuyer en 1970) a débuté en poésie il y a neuf ans, et depuis, son rythme de croisière régulier lui a permis d'éditer une petite dizaine d'ouvrages, dont un roman, sans compter des participations à de bonnes anthologies haïtiennes.

Le voici, aux commandes avec le peintre Sébastien Jean (né en 1980), Haïtien, d'un livre inclassable où le babil/babel des langues et des arts ordonne une réflexion peu orthodoxe sur le monde: sentiments, sexes, sensations, goût du plaisir, de l'azur et plaisir des sens s'agitent en tous sens.

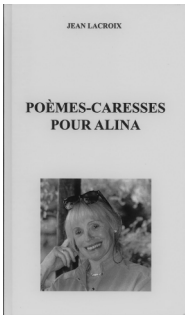
Poèmes en plusieurs langues (français, anglais), illustrations nerveuses, colorées, fantasmatiques de bêtes et d'humains en torsades de reliefs, dans le droit fil des compositions par exemple d'un Siqueiros : *Quantum Jah* étonne par la mixture qu'il donne d'un monde déboussolé, dont la violence, dont les angoisses, dont l'appel d'air aux changements attisent le lecteur. L'audace le dispute à la provocation, et l'on sait qu'Arnaud ne recule pas devant le terme cru ("sexe dégourdi dans la tienne") ni devant la figuration poétique des plus élégante : "tu me soulèves comme un enfant / des flaques de ciel plein les joues".

La tolérance joue son atout : qu'on soit blanc, noir, créole, homo, hétéro, fille, garçon, pauvre, voyageur, sans langue, avec toutes les langues, le poème enjoint quiconque à vivre plus loin, à nouer au babil tous les "babels" du voyage et de la connaissance.



Philippe Leuckx

Jean Lacroix, *Poèmes-caresses pour Alina*. Bruxelles: éditions L'Échappée belle, 2018.



Dans un petit carnet en corne noire qui appartenait à sa Juliette, Victor Hugo nota dès les premiers mois de leur liaison, qui allait durer cinquante ans, des pensées amoureuses, accompagnées ou non de dates. L'une d'entre elles, non datée, dit ceci : « Le plus grand bonheur de la vie c'est l'amour ; le plus grand malheur de la vie, c'est l'amour. Voilà pourquoi, ma Juliette, quand je te regarde, j'ai si souvent tout à la fois un sourire sur la bouche et une larme dans les yeux. »

Le carnet que Jean Lacroix a confectionné pour Alina, dans les premiers mois de leur séparation, a des caractéristiques inverses : il est grand et blanc. Pourtant l'on ne peut s'empêcher en le découvrant de songer à cette déclaration paradoxale de Victor Hugo. L'amour est à la fois le plus grand bonheur et le plus grand malheur de la vie, a fortiori quand il est interrompu par la mort. C'est pour combler le vide incommensurable laissé par le départ de sa bien-aimée que le poète a composé un cycle où s'entremêlent musicalement le souvenir des jours heureux, et les cris de douleur. L'attente, l'espoir, l'apothéose, l'émerveillement, l'incarnation, le cri, la semence, l'apaisement, l'espace, l'équilibre, la caresse, la volupté, l'adoration, l'éternité, l'avenir, la douceur, la récompense, telles sont les dix-sept étapes amoureuses de ce chemin de (La)croix où se retrouveront bien des âmes. Les poèmes sont en vers libres, des vers qui sont quelquefois des versets, à peu près dénués de toute ponctuation, mais souvent rythmés par des répétitions anaphoriques ; seules des différences de corps et de typographie (italiques, romains, et gras *in fine*) distinguent des strates temporelles qui ne sont pas forcément explicitées. Au cours de ce cheminement bouleversé

par l'absence, les étapes se succèdent sur le mode de la reconnaissance éperdue : premier baiser, premières caresses, les mains, les doigts, les yeux, et toutes les parties du corps et de son union sont chantées avec un lyrisme et une exaltation dignes du cantique des cantiques. Ce nouveau blason est plein de réminiscences de l'amour courtois qui divinise la femme, tandis que le chevalier fait volontiers triste figure, même s'il ne faut pas toujours le prendre au pied de la lettre : « Je ne suis qu'un poète banal / Passionnément amoureux / D'une princesse aux yeux d'éternité ». Et, plus loin, unique référence explicite qui ne surprendra pas ceux qui savent à quel point la musique est l'autre passion de Jean Lacroix : « La femme que j'aime est l'Isleut majestueuse d'un Tristan ébloui ». Wagner, ses femmes fleurs et ses cygnes glissant sur des lacs magiques, mais aussi davantage encore peut-être Schumann et Schubert, avec leurs cycles de lieder mélancoliques, résonnent dans les harmoniques de ces chants désespérés. Pas toujours, il est vrai, car cet amour courtois est aussi l'amour fou des surréalistes, élargi à l'univers, qui se vit au présent concret ou bascule dans l'éternité, deux modalités qui permettent d'échapper au temps. Le retour du drame est d'autant plus prégnant dans certaines adresses qui rappellent brutalement à la réalité un poète esseulé « deven un fantôme errant » : « Toi pour qui chaque nuit je parle dans l'obscurité » ; « Toi qui as appauvri le monde quand tu as disparu ». Quand on a connu le paradis sur terre, le reste de la vie n'est plus qu'attente : c'est ce que dit la fin poignante du recueil, où sont mises en scène avec une efficace économie de moyens les retrouvailles espérées dans l'éternité. On est loin, on le voit, des *Fiançailles pour rire* de Louise de Vilморin. Trois photos d'Alina viennent attester de ce « miracle » qui s'adresse, comme l'écrit le poète, « À ceux qui savent l'écouter / À ceux qui savent le comprendre », et dont la vertu communicative est

malgré tout « *de donner la joie / Par le seul fait de son existence* ». Une larme dans les yeux, un sourire sur la bouche; le plus grand malheur et le plus grand bonheur.

Jean-Marc Hovasse

Françoise-Lison Leroy, *Le temps tarmac*. Mortemart: éditions Rougerie, 2017.



Douzième livre de poèmes publié chez Rougerie par l'écrivain hainuyer (à côté d'une quarantaine d'autres édités par Luce Wilquin, L'Arbre à paroles, Esperluète, Tétràs Lyre, La Bartavelle, Les Pierres, Cahiers Froissart, Unimuse etc.) , depuis *Lieux tressoirs*, ce *Temps tarmac*, constitué de sept sections, mesure combien il est tragique d'être aujourd'hui migrant. Les titres des parties disent assez la situation "barbelée", le statut "toujours un fugitif" de ces êtres bousculés d'une "rive" à l'autre de la vie.

On sent, dans ces brefs poèmes, la pulsation, l'effroi, la peur, l'inconcevable "course en haleine", l'attente lente, longue d'un avenir jamais ouvert, clôturé de part en part.

Que reste-t-il à "mâcher" quand tout a été pris? Quand tout a été tenté en vain?

Il en a fallu des sentiers, des grilles, des sables à traverser pour en arriver là... et buter de nouveau contre de nouveaux remparts de sauvegarde.

"Un camion vient / un autre / c'est la loi du dimanche / Je n'ai pas de levier / pour déborder la tôle" (p.27)

"Je n'ai pas froid / pas la migraine / ni droits / ni faim / rien qu'une part du paysage / celle qui m'entre par les yeux" (p.41)

La langue de Françoise Lison-Leroy, tissée de vers courts, d'épithètes reconnaissables ("bec et ongles / nous creusons la

LECTURES

.....

tanière / le charnier tapageur"), serre en versets ou en proses courtes au phrasé coupé court lui aussi, la tension brusque imposée : "Une épave, deux lagunes, le feu mobile des goélands. Un œil et presque l'autre : la lutte me tient en bruine et en vaillance. Si quelqu'un vient, je tire du cil toute barrière. Si quelqu'un manque, je mendie son éveil." (p.47)

Le temps, prisonnier du "tarmac" (quoique ce terme réducteur - selon Le Petit Robert, p. 2510: "Dans un aérodrome, partie réservée à la circulation et au stationnement des avions" - n'embrasse pas toutes les dimensions de traversée, de fugue, d'escarpement franchis par les migrants), boucle le voyage :

dernier poème, p.54

"Et je referai le voyage
vers le pays meurtri
Les vagues rouleront à l'envers
et les nuages
auront cessé le guet
Là-bas aussi
la vie bat fort
comme une poche
d'air et d'urgence"

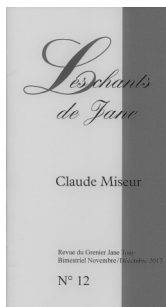
Un livre qui furète en notre conscience et alerte chez nous et ailleurs. Souchon, dès les années 90, le disait très fort :

"Je sais bien que rue de Belleville / rien n'est fait pour moi" ou
"Au Soudan / on te casse les dents".

Certains ne semblent pas avoir compris la leçon. Françoise nous l'assène de ses vers coupants.

Philippe Leuckx

Claude Miseur, *Petits tableaux pour se risquer plus loin que la couleur*. Bruxelles: éditions du Grenier Jane Tony, col. Les chants de Jane n°12, novembre/décembre 2017.



Longtemps Claude Miseur a été avare de ses poèmes. Depuis peu, il nous en livre davantage. Ici, vingt, une aubaine pour le lecteur de ses vers.

Sa poésie parle d'absence, de silence et de mer, d'effacement, de non-dit, d'espace et de chemin... Elle nous parle du secret et de l'essence des choses. C'est une poésie vigilante, attentive, qui guette l'être dans l'incertain, dans ce qui affleure des choses et du vivant, sur le *brisant des mots, dans cette clarté qui se dérobe / à la lumière*. Car il sait que l'être est pensée, cheminement incessant, façon de dire et d'écrire en rapport avec la beauté.

Nouer sur soi

La phrase dévêtue

Des mots imprononcés

L'écrit n'est jamais qu'une expression malheureuse du non-dit, un malentendu de l'inaudible à l'œuvre dans notre rapport à soi et à autrui. S'entend-on bien, se voit-on clairement, comment s'appréhende-t-on par rapport au monde ? C'est ce sur quoi s'interroge Claude, par le biais des mots qui résonnent en nous, alpaguant notre émoi, engageant notre cœur.

Je tiens

à ce qu'aucun mot

ne sorte d'ici

sans s'habiller de silence

Mais nommer ce silence et la tragédie n'est plus.

Miseur dit ce caractère éphémère voire impossible d'une telle entreprise de dévoilement qui ne doit pas décourager le poète dans sa quête inlassable.

*Dans l'encre de l'estampe
s'effondre l'illisible
d'un battement d'ailes*

La vérité des choses repose sur des bases inaccessibles aux sens. L'énigme qui régit le monde n'est atteignable que par la poésie (des mots, des images). Ce qu'on voit, ce qu'on perçoit, comprend est susceptible de se dérober à la vision, à la compréhension au profit des forces de l'invisible. Rien n'est sûr, assuré, aucune assise n'est raisonnable mais pourtant il ne faut guère s'arrêter de penser et de guetter *la sève sous le sang, de relever les appâts sur le blanc des mouettes...*

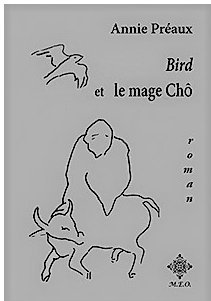
*Toujours ce rivage
Me hante d'une île
Et qui semble se rompre
aux lèvres de la mer*

*Exil où le cœur
S'accroît des mots murmurés
Dans le lit de la page*

Parfois, de cette attention aux sources des choses, au voilé, à l'inaperçu, surgit un éclat, une clarté, un poème, cette épiphanie de mots et de lumière qui fait voir comme dans un éclair ce que nous sommes dans le monde et dans le temps.

Éric Allard

Annie Préaux, *Bird et le mage Chô*. Bruxelles: éditions M.E.O., 2017.



On est loin dans ce roman des incandescences verbales d'un Marcel Moreau, de ses sacres et de ses « Moreaumachies », aux antipodes du lutteur qui défie les « battants » en érigeant l'élan vital en dissidence. Sa singularité l'inscrit pour ainsi dire hors compétition. Pourtant Annie Préaux est issue du même terreau borain que l'insurgé charnel qui, par le rythme, épouse un chant dionysiaque.

Annie Préaux inscrit au contraire ses personnages dans une logique d'insertion qui les confronte au risque de l'exclusion et de la marginalisation. Dans une surenchère à la compétition, devenue condition d'intégration, celle-ci ne passe-t-elle pas par une forme de désocialisation, chacun ne voyant que son propre intérêt au mépris de ses rivaux? Cette question sous-tend le roman. De la cadre commerciale déchu de son emploi à l'assisté, en passant par le statut d'handicapé, jusqu'à la débrouille délinquante, l'autrice en revisite le spectre.

Cependant, il existe un autre lien, un enjeu commun, celui pour le romancier de produire des personnages. Si Marcel Moreau est le personnage majeur, la glaise première de ses écritures, une force de la nature reversée au verbe et au rythme, Annie Préaux en est l'observatrice. À travers le récit, elle s'interroge sur la genèse des personnages. De quoi, de qui leur créateur les nourrit-il?

Personnage central, Jean-Marc, un enseignant mis au repos suite à une agression, rêve d'en tirer le parti d'un premier roman. Il pense en trouver l'inspiration dans l'héroïne de son roman fétiche, *le Baiser cannibale*, dont l'héroïne répond au nom de Bird – l'oiseau.

Est-ce l'enseignant que le personnage de Bird – une jeune femme en déshérence, qu'on imagine larguée, une jeunesse en

danger – interpelle chez Jean-Marc? Un oiseau tombé du nid ou de ses pompes, un oiseau pour le chat que Jean-Marc capturerait dans le filet des mots et de la Toile? Son personnage serait-il venu à lui en la personne de Sandrine sonnante par erreur, ivre morte, à sa porte, Sandrine que, malade, il a couchée, bordée, lavée?

La jeunesse n'est-elle pas emblématique d'errances, de crise et de folies? Annie Préaux met en scène des personnages en crise dans un contexte de crise et de pertes. Elle sait nous les rendre attachants. Son roman à elle est bien réel, ancré dans des situations, un paysage social, dûment localisé. On pourrait dire que ses personnages sont logés autant qu'habités, cernés par leur positionnement, quand bien même ils en passent par une désinsertion. Le roman, projection ou pure fiction sur le fil d'écrire? Où Marcel Moreau brûle, Annie Préaux effleure.

L'autre pôle du livre est le mage Chô, supposé évoquer le nom d'un disciple de LaoTseu. Le détachement du sage ancien, son idéal de sérénité, nous semble le reflet inversé du décrochage social qu'en figure le verlan : le tirage positif, en quelque sorte, de son négatif, le chômage. En cela, Annie Préaux, entre méditation du vide, éloge de l'inaction, au pays des matins calmes, nous fait vivre le désœuvrement, le passage à vide et le temps mort, temps de recul aussi, voire de transformation, de ces perdants d'une société elle-même déstabilisée, tout à l'épopée de la gagne ainsi qu'un nouveau président. Chacun comme Dieu reconnaîtra le sien.

Faut-il lire dans l'intitulé de ce « Mage Chô » l'expression d'un lâcher prise cher aux psychologues, propre au retour sur soi des perdants dans un monde dévolu aux gagnants, à moins que ce ne soit d'un retour à des fondamentaux plus authentiques, tant le déracinement se grève d'aliénation? La déglingue semble à l'affiche de la quatrième de couverture : la maison délabrée d'entre les friches industrielles, les ruines

d'une prospérité révolue, un héritage à assumer.

Au seuil de l'intrigue, se situe la rencontre improbable, hautement aléatoire, entre une cadre commerciale, Cendrine, pardon, Sandrine, une « battante » montée à la capitale, Bruxelles, et le prévenant Jean-Marc qui y enseigne. Avec son licenciement, Sandrine perd instantanément les signes extérieurs de son poste et de sa réussite : le smartphone... Jean-Marc vit seul, séparé de sa femme (envolée avec sa fille pour l'Amérique), pour ainsi dire orphelin de sa paternité. Son agression le fait douter de son métier, à l'école d'un quartier sensible.

Jean-Marc rêvera de trouver en Sandrine déboulée chez lui en pleine nuit une réplique du personnage de « Bird » mais si Sandrine se prêtait au jeu, ne se trouverait-elle pas phagocytée par son personnage comme l'acteur Johnny Weissmuller finit par se prendre pour Tarzan dont il avait incarné le rôle? C'est là l'autre thème majeur du roman : le cannibalisme. On peut l'interpréter comme celui de l'industrie minière, qui lamina les hommes et le pays. À « gueules noires », « pays noir ». Ou encore au titre d'une consommation sociale, en cela peut-être la continuité de la voracité des houillères. Faut-il que le romancier, pour vivre plusieurs vies à travers ses personnages, en prélève la substance sur des personnes réelles comme le vampire se sustente de leur fluide vital?

Je cite, page soixante-deux : « cette idée de vivre plusieurs vies. A part devenir comédien ou aventurier, il n'y a pas beaucoup de solutions pour ça. Écrire un roman en est une. » Drôle de pensée qu'un cannibalisme social devenu littéraire, se nourrissant de la personnalité, du vécu, de ses victimes, qu'une capitalisation littéraire en vue du bénéfice secondaire de vivre plusieurs vies du vivant d'une seule, toujours celle-ci.

Et l'empathie comme une tarte à la crème, un mot d'ordre, un élément de langage sur fond de résilience? Sans voir que

l'empathie sert tout aussi bien à fustiger qu'à retisser, à instiller qu'à dessiller.

Sandrine, virée comme une malpropre, trouvera, l'automne venu, dans la complicité d'une guêpe qui vient siroter son rosé une consolation à son rejet, elle dont le père, mort récemment, quasi concomitamment à son licenciement, la traitait comme une incapable. Et c'est un peu de cendre qui résonne dans son prénom, comme de l'absence d'un répondant : le grain de ce qui n'a pas été, au jeu de dupes des gagnants et des perdants, des filiations manquées que transcende le roman.

Sandrine puise dans sa compassion un remède au monde frelaté des affaires, de l'entrepreneuriat pharmaceutique, et c'est à la guêpe pas folle, sa visiteuse, engourdie par les premiers froids, comparée à une vieille dame, que l'ancienne cadre, sûre de sa connivence, tend la perche d'un breuvage sucré, la cuillerée d'un sirop que j'ai envie de dire d'érable comme d'un été indien. Aucune mouche ne la piquera.

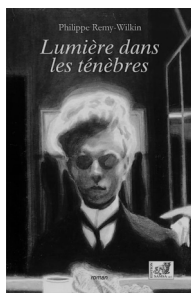
Annie Préaux nous fait entrevoir un monde où la compassion est signe de faiblesse, où la dureté représente une valeur dominante, l'expression des sphères supérieures, plus même que la compétence ou le mérite, où la tendresse est la passion des vaincus. Cela, et en filigrane, comme d'un fil d'Ariane, une réflexion sur le roman lui-même, doublée du roman d'une romance virtuelle entre Sandrine et Jean-Marc que la fin laisse en suspension.

Qu'elle le fasse avec tendresse et finesse est l'expression de son talent.

Jean-Michel Aubevert

novembre 2017

Philippe Rémy-Wilkin, *Lumière dans les ténèbres*. Bruxelles: éditions Samsa, 2017.



Avec *Lumière dans les ténèbres*, le romancier, nouvelliste, essayiste et historien Philippe Remy-Wilkin nous invite à une plongée en apnée (on ne quitte pas le livre une fois que les premières lignes nous ont happé) dans un roman qui, tout en appartenant aux romans modernes par l'énergie qu'il insuffle à la narration, nous plonge dans le ravissement des lectures anciennes. Celles de Maurice Leblanc, d'Edgar Allan Poe, ou de W.Wilkie Collins.

Tentez la lecture, laissez vous entraîner dans le sillage de Gérard de Valnère, surnommé Icare, jeune reporter de "*L'indépendance belge*", dans les pas des détectives-inspecteurs de police appelés à côtoyer les grands de ce monde, encore secoués par les révolutions française (1848) mais surtout belge (1830), emplis du souvenir des combats et des échauffourées de septembre à Bruxelles lorsque les Orangistes furent boutés hors du jeune pays.

Voilà pour le cadre romanesque (ce que nous pouvons dévoiler de l'intrigue figure dans le "résumé" paru sur le site des Éditions Samsa), mais il y a aussi l'espace romanesque qui embrasse l'Europe du Nord depuis Bruxelles en irradiant vers Paris et la Frise, et s'engouffre dans les Mers du Sud, sur la Route du Cap; il y a les personnages campés avec justesse par Remy-Wilkin qui sait aussi faire dialoguer les protagonistes (on songe, en lisant les chapitres courts, à la belle adaptation radiophonique que pourrait inspirer "*Lumière des Ténèbres*"), il y a le style à la fois allègre et juste, parfaitement adapté au genre romanesque dans lequel l'auteur plonge avec une jubilation dont le lecteur reçoit la belle part.

Voici un roman qui renoue avec le bonheur de raconter et nous réconcilie avec celui de nous évader.

Jean Jauniaux

Bruxelles, le 16 janvier 2018

Martine Roland, *C'est un secret entre nous*. Sainte-Ode: éditions Mémory, 2016.

Les pères incestueux défraient la chronique, peuplent les tribunaux, envahissent la littérature. Les mères, elles, restent tapies dans l'ombre. Loin des prétoires. Les mots se dérobent à les dire, à les décrire. Point de Jocaste. Et pourtant, c'est bien d'Elle dont parle Martine Roland, dans son premier roman, *C'est un secret entre nous*.

D'elle et de lui, Alban Soquet, le fils inféodé à ses désirs. Elle qui fut violée. Lui qui est né de cette absence à l'amour.

Descente aux enfers d'un couple transgressif, uni par un lien indestructible. Celui de la naissance, de la haine et de l'amour. Alban Soquet va-t-il échapper à ce funeste destin ? Des mains tendues suffiront-elles à briser le cercle infernal ? C'est à une course effrénée contre la folie que l'auteure nous invite. Une cavale insoutenable rythmée par les refrains du groupe Noir Désir.

Lien maléfique, viandes dépecées, commissariats de police et délices de l'amour s'entrechoquent tout au cours du récit.

La folie sera-t-elle vaincue ? La rédemption est-elle parfois hors de portée ?

Première œuvre fouguese, haletante. Mais plus encore courageuse, pétrie d'humanité. Une porte ne serait jamais close, une histoire jamais terminée.

Martine Roland, une plume à suivre...

Colette Frère



Martine Rouhart, *La solitude des étoiles*. Esneux: éditions Murmure des soirs, 2017.

Les romans de Martine Rouhart se dégustent avec délice tant ils sont chargés d'émotions talentueuses. D'emblée on se sent entre soi, en connivence.

Cette Camille, femme sensible et solitaire, on l'a tous connue, elle nous ressemble parfois. Ses espoirs et leurs corollaires de désillusions nous appartiennent de longue date.

Le livre déborde de bonheurs d'écriture, ce ciel *d'un bleu humide...* un chat blanc et son *corps de neige*,.. On retrouve son propre désordre dans cet *amoncellement compulsif et dérisoire*, on le voit passer ce *scintillement minuscule d'un avion*. Bonheurs d'écriture... qui deviennent des bonheurs de lecture.

Martine Rouhart manie la poésie comme on jardine, elle parsème son roman d'éclats de lumière qui se dispersent au long des pages et éclosent comme autant de fleurs enchantées.

La solitude s'impose ici tout au long du récit. Recherchée par Camille en quête d'isolement et de recueillement, mais troublée par une intrusion d'un *pilleur de tranquillité*, rencontre de hasard qui s'imposera et provoquera un déclic inattendu, hasard salvateur qui permettra à Camille une possible ouverture aux autres.

Il y a aussi des solitudes bien gérées, celle de la mère de Camille, maîtrisée et heureuse, on admire cette femme mais on se sent plus proches de Camille.

On a jamais fini de devenir ce que l'on est, le chemin tracé par Martine Rouhart est long, parsemé de questions, il place ici à notre portée la recherche de soi.

Au fil des pages, on sort de l'anecdote pour rejoindre le domaine de l'introspection, le propos se fait de plus en plus

dense, jusqu'à frôler l'indicible.

L'image la plus forte, la plus hantée, celle que je retiens, est celle de ce zoo, peuplé de bêtes enfermées, voisinant avec l'appartement de Camille.

Il existe un lien entre le malheur de ces animaux captifs et la solitude, cet autre enfermement.

Connaissant l'amour pour les animaux qu'éprouve l'auteur, et que je partage largement, je me suis sentie infiniment interpellée par ces pages dédiées aux bêtes exploitées, puis pareillement aux hommes, dont les geôles de solitude sont parfois construites par eux seuls et qui s'y enferment.

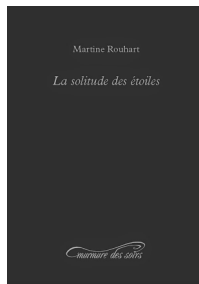
Et, à la fin, comme dans la vie où les happy-end sont provisoires, une sourde tristesse demeure en nous une fois le livre refermé.

La saveur douce-amère de cette histoire, écrite sur fond de décor cosmique, ne nous quitte pas.

On pose alors ce beau roman, quitte à le rouvrir encore, pour le relire, un prochain soir de solitude.

Anne-Michèle Hamesse

Octobre 2017



Prix littéraires décernés par l'AEF en 2017.

1. PRIX HUBERT-KRAINS : **Soline de Laveleye.**
2. PRIX DELABY-MOURMAUX : **Roland Ladrière.**
3. PRIX EMMA-MARTIN : **Maxime Coton.**

Texte prononcé lors de la remise des prix par **Philippe Leuckx**, président des jurys.



1. Décerné aux poètes de moins de quarante ans, le prix Hubert Krains par le passé est allé à Michel Joiret, Françoise Lison, Lucien Noullez... L'envoi, constitué de trois petits recueils, dont *Le galet* révèle une poésie sobre, riche en images, en musicalité :

« il faudrait une cime où déposer ses paroles / il faudrait ranimer l'enfance, lui glisser des mots doux à l'oreille »

« les voitures sont des barques qui n'ont plus d'horizon »

Le poète voudrait « que le vent tienne toutes ses promesses » car « nous cherchons à défaire ce que l'ombre a noué aux visages de nos proches ».

Pour Soline, les mots sont là « pour fouailler la lumière ».

Elle écrit, mot qui revient souvent, « au revers » des conventions.

Elle ira loin.



2. Attribué tous les deux ans à un livre de poèmes, le Prix Delaby-Mourmaux couronne Roland Ladrière et son *Inconnaissance éblouie*.

« Aimer l'obscur » est une des revendications légitimes du poète.

Chez ce poète rare, le chant tient en peu de mots. Il écoute respirer le monde, fait partager ce « peu d'innocence ». La

seconde partie du beau livre « La ville reflétée » relie et relit dix œuvres artistiques pour en extraire « un visage baigné par le ciel ».

On a affaire ici à une écriture très elliptique qui se donne pour mission d'éveiller à une meilleure connaissance de l'être intérieur.

Vivre est en avant d'aujourd'hui

ou

La distance qui nous rapproche,

le poids de l'air.

Dans la dissolution des larmes :

l'inconnaissance éblouie.

3. Distinguant alternativement poésie et roman ou nouvelles, le Prix Emma Martin va à Maxime Coton pour ses six nouvelles de *Resplendir*.

Il sait que « les lieux, comme les êtres, à force d'être habités, se forgent quelque chose qui les dépasse, leur ressemble et les dépasse, une image d'eux-mêmes qui les inscrit dans le temps ».

Il se demande si vivre « c'est retenir des choses et leur cours ou si seuls les morts allongés, connaissent la vraie dimension du souvenir ».

La mort est au cœur de « *Perdre* », étonnante première nouvelle où il faut bien gérer le temps du deuil.

Les liens familiaux traversent ces nouvelles de celui, qui, le temps d'un livre, a honoré la mémoire du père dans le remarqué « *Geste ordinaire* », primé de nombreuses fois.



Prix littéraires décernés par l'AEB en 2018.

Pour tous ces prix, les candidats doivent faire parvenir leurs livres et/ou manuscrits à l'AEB, 150, chaussée de Wavre, 1050 BRUXELLES, avant le 15 juin 2018.

Les prix seront remis à la Rentrée littéraire de septembre 2018.

1. PRIX EMMA MARTIN POESIE. Décerné depuis 1994, en alternance à la poésie et au roman. Cette année, les ouvrages de poésie, parus en 2016, 2017, 2018 peuvent concourir. Montant du prix : 1000€. Recueils à envoyer en 3 exemplaires.

2. PRIX ALEX PASQUIER. Ce prix quinquennal, de 625€, couronne un roman historique inédit ou paru durant la période quinquennale (2014-2015-2016-2017-2018). Le candidat envoie 3 exemplaires de son ouvrage.

3. PRIX CONSTANT DE HORION. Il récompense le meilleur essai d'histoire littéraire ou de critique littéraire, inédit ou paru en 2016-2017. Il est biennal, et son montant est de 1250€. Le candidat, âgé de moins de quarante ans au moment de la clôture des délais fixés pour le dépôt des travaux, soumettra son œuvre en 3 exemplaires.

4. PRIX GILLES NELOD. Prix de 250€ décerné tous les deux ans à un auteur d'un récit ou d'un conte. Il s'agit d'un manuscrit inédit (environ 900 lignes dactylographiées). Manuscrits à envoyer en 3 exemplaires.

Activités de nos membres

Les 6, 7 et 8 mars 2018, Isabelle Bielecki a donné 8 heures d'ateliers d'écriture poétique sur le stichou dans une école de Schaerbeek, le Campus St Jean, avec des élèves de 1ère secondaire.

Isabelle Bielecki

Le mardi 22 mai 2018, Martine Cadière a présenté une conférence intitulée *Les passions de Colette* à la Salle des Mariages de l'Hôtel communal de Schaerbeek.

Martine Cadière

Le 1er juin 2018, CeeJay a été l'un des invités du 28^e Dîner-rencontre de la Maison de la poésie d'Amay, à l'occasion de la parution de son recueil *Le Prophète du néant*.

CeeJay

Michel Cliquet a exposé ses dernières photographies à Liège au Salon d'Art et de Coiffure « L'instant présent » du 28 mars au 5 mai 2018. Une seconde exposition s'est tenue à Evere du 18 avril au 4 mai, lors de la sixième biennale d'Art Contemporain organisée par Ars Varia.

Michel Cliquet

Jacques De Decker, Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Langue et Littérature française, a donné un cours-conférence au Collège Belgique le mardi 24 avril 2018 sur le thème : *Qu'est-ce qu'une adaptation théâtrale ?*.

Jacques De Decker

Thierry-Marie Delaunois a dédié ses ouvrages le samedi 24 février à la Foire du Livre de Bruxelles. Le lendemain, il a participé à la conférence « Se faire publier en 2018 ». Les 3 et 4 mars 2018, il a participé au Salon du Livre international au féminin « Elles se livrent » de Braine-L'alleud, lors duquel il a dédié ses ouvrages, et donné une conférence en

*Thierry-Marie
Delaunois*

.....ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES.....

compagnie de Bou Bounoider sur son roman *Auprès de ma blonde* et le thème de « l'aliénation : contrôlable ou pas ? ». Ce même roman, *Auprès de ma blonde*, a été pré-sélectionné dans la catégorie Littérature pour les Sabam Awards 2018.

Guy Delhasse

Le samedi 5 mai 2018, Guy Delhasse a organisé une balade littéraire, « Sur les traces des fictions à Charleroi » dans le cadre de la Fête du livre, et de la parution de son livre, *Charleroi, l'enquête littéraire* aux éditions du Basson.

Renaud Denuit

Interrogé par Colette Frère et Jean-Jacques Bailly, Renaud Denuit a présenté son dernier ouvrage, *Herbert Marcuse: Révolution et philosophie: repenser mai 68*, le jeudi 3 mai 2018 à la librairie Filigranes (Bruxelles).

*Françoise
Lison-Leroy*

Le 15 janvier 2018, Françoise Lison-Leroy a reçu le prix du poème en prose Louis Guillaume pour son recueil *Le silence à grandi* (éd. Rougerie) en l'Hôtel Lamoignon (Bibliothèque historique de la Ville de Paris).

Marcel Ghiny

Marcel Ghiny a présenté son dernier roman, *Mai 69* lors de la matinale de Bel RTL le 9 avril 2018.

*Anne-Michèle
Hamesse*

Anne-Michèle Hamesse a dédié son recueil *Ma voisine a hurlé toute la nuit* (Cactus inébranlable éditions) le samedi 21 avril 2018 à l'Espace Bernier (Waterloo).

Michel Joiret

Le samedi 5 mai 2018, Michel Joiret s'est entretenu avec Alain Braun à la Maison Losseau (Mons) à l'occasion de la parution de son livre *Voyage en pays d'écriture*, écrit en collaboration avec Noëlle Lans et préfacé par Pierre Mertens.

Line Alexandre

Line Alexandre a présenté son dernier roman, *L'Enclos des*

..... ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

fusillés (éd. Weyrich), le 6 février 2018 à la librairie Pax (Liège) en compagnie de Laurent Demoulin, le 16 février à l'Apéro littéraire du Grand Curtius (Liège) lors d'un échange avec Dominique Vancotthem, le 20 février à la Librairie Chapitre XII (Bruxelles) lors d'une soirée animée par Geneviève Damas, le 22 février au Centre Culturel de Huy, lors d'une Soirée Plumes du Coq animée par Guy Delhasse, et le samedi 24 février à la Foire du Livre de Bruxelles.

Philippe Marchandise a été interviewé sur La Première (RTBF) dans l'émission le 19 décembre 2017 par François Heureux et Xavier Vanbuggenhout pour son roman *Le soupir de la paruline*, une grande fresque qui décrit 80 ans d'une Amérique en noir et blanc. Ce deuxième roman de Philippe Marchandise a également été présenté par le baron Jacques Franck et Madame Nathalie Dubois chez Filigranes le 22 juin 2017 et plus récemment par Madame Isabelle Jamouille à l'UOPC le 25 janvier 2018.

*Philippe
Marchandise*

Présentés par Charles Jottrand au Petit Théâtre du château de Seneffe le samedi 9 juin 2018, Martine Rouhart et Alexandre Million ont parlé de leurs ouvrages respectifs, *La solitude des étoiles* et *Le périmètre de vie*.

*Martine Rouhart
et
Alexandre Million*

Le dimanche 20 mai, Jean-Louis Sbille a été reçu à la librairie Filigranes (Bruxelles) pour *KOMSAKONKOZE-Komildizz* (éd. Traverse) aux côtés de Daniel Simon. À cette occasion, il a également été accompagné par Maxime Moyaerts pour une impro jazz au piano.

Jean-Louis Sbille

Daniel Salvatore Schiffer a publié son dernier ouvrage, *Traité de la mort sublime : l'art de mourir de Socrate à David Bowie* (éd. Alma) pour lequel ont été publiées des critiques sur de

*Daniel Salvatore
Schiffer*

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

nombreux médias : médiapart (par Véronique Bergen), Le Carnet et les instants (par Frédéric Saenen), sur France Culture lors de l'émission « Le Journal de la philo » (par Géraldine Mosna), dans le « Tageblatt » (Luxembourg), Le Soir (par Jean-Claude Vantroyen), Le Parisien, L'Obs, Le Vif/L'Express, La Meuse, le blog « Les Plaisirs de Marc Page », et Le Monde des religions. Il en a parlé le mardi 9 janvier 2018 avec Laurent Dehossay sur la première chaîne radio de la RTBF lors de l'émission « Un jour dans l'histoire », le 30 janvier 2018 à la Bibliothèque des Riches-Claires (Bruxelles), le 23 mars 2018 sur Europe 1 avec Franck Ferrand, le 24 janvier 2018 sur Radio Nostalgie. Le 15 mars 2018, il a publié à la Une de Mediapart un hommage à Stephen Hawking, rédigé en collaboration avec ses étudiants en philosophie de l'art, de la première année bachelier en publicité, bande dessinée et illustration de l'Ecole Supérieure de l'Académie Royale des Beaux-Arts de Liège (ESAL). Le 8 avril il a publié un hommage à Jacques Higelin à la Une de Médiapart. Le 18 avril, son appel à la libération des deux journalistes birmans, emprisonnés pour avoir dénoncé le massacre des Rohingyas, qu'il a lancé et fait cosigner par une dizaine d'intellectuels prestigieux, a été publié à la "une" du site du journal Le Soir. Le 22 mai 2018, à la une du site du journal Le Soir, il a publié une tribune libre et critique intitulée « Je suis un juif de Gaza ». Cette tribune a aussi été publiée sur les sites Médiapart et AgoraVox.

Jean-Loup Seban

Du vendredi 9 au dimanche 11 mars 2018, Jean-Loup Seban a participé aux Rencontres Poétiques de Cabourg où les poètes classiques et néo-classiques de renom dédicaçaient leurs œuvres. Le samedi saint, le 31 mars, il a reçu dans la salle des fêtes de la Mairie du VIème arrondissement, place Saint Sulpice, le Prix Victor Hugo de la Société des Poètes Français pour son recueil de sonnets classiques, *L'Épopiade & l'Apolloniade*.

ACTIVITÉS DE NOS MEMBRES

Daniel Soil a été reçu à la Bibliothèque francophone d'Ixelles le samedi 5 mai 2018 lors d'un petit-déjeuner littéraire.

Daniel Soil

Joëlle Van Hee a reçu le Prix français Mots et Merveilles dans la catégorie Chryslide pour son roman *Mémoire en eau trouble* (éd. du Jasmin).

Joëlle Van Hee

Douchka Van Olphen a participé à une rencontre littéraire en compagnie de Josiane Van Melle à l'ancienne gare de Court-Saint-Étienne le jeudi 8 février 2018.

*Douchka Van
Olphen*

La pièce de théâtre d'Évelyne Wilwerth, *Les Théâtrines d'Évelyne*, a été créée fin avril 2017 à Bruxelles. Elle a été reprise les 29, 30 et 31 janvier 2018 au théâtre de la Clarencière (Bruxelles), mise en scène par Bernard Lefrancq.

*Évelyne
Wilwerth*

Échos et informations de nos partenaires de la Fédération Wallonie-Bruxelles:



Académie royale de Langues
et Littérature française:
www.arlfb.be/

SABAM: www.sabam.be



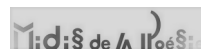
Centre Wallonie-Bruxelles
Paris : www.cwb.fr

Archives et Musées de la
littérature: [http://www.aml-
cfwb.be/](http://www.aml-cfwb.be/)



AREAW | Association Royale
des Écrivains et Artistes de
Wallonie: <https://areaw.org/>

Les midis de la poésie:
www.midisdelapoesie.be/



Nos Lettres

ASSOCIATION DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE

N° 26 | JUIN 2018



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



AEB

CHAUSSÉE DE WAVRE, 150 - 1050 BRUXELLES

TÉL. : 02 512 36 57

COURRIEL : A.E.B@SKYNET.BE - IBAN BE64 0000 0922 0252

SITE INTERNET : WWW.ECRIVAINSBELGES.BE

SUIVEZ-NOUS SUR FACEBOOK

ÉDITEUR RESPONSABLE : ANNE-MICHÈLE HAMESSE

**REVUE PUBLIÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-
BRUXELLES ET DU FONDS NATIONAL DE LA LITTÉRATURE**

La revue *Nos Lettres*, publiée hors commerce, est réservée aux membres de l'AEB.